This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

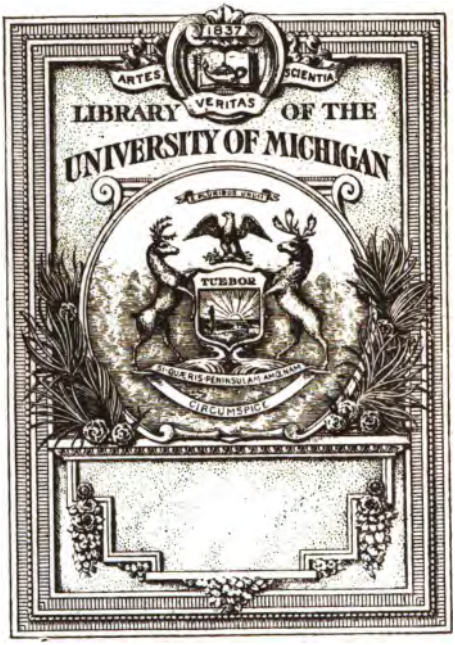
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

D
545
.V3
P44
1917

Ceux de Verdun

Lieutenant JACQUES PÉRICARD

PAYOT & Cie, PARIS

Sixième Mille

CEUX DE VERDUN

DU MÊME AUTEUR :

FACE A FACE, *Souvenirs et Impressions d'un Soldat de la Grande Guerre.* (Août 1914-Mars 1915). Un volume à 4 fr. PAYOT, éditeur.

EN PRÉPARATION

PAQUES ROUGES, *Souvenirs et Impressions d'un Soldat de la Grande Guerre* (Mars 1915-Mai 1915).

Lieutenant JACQUES PÉRICARD

CEUX DE VERDUN

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1917

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Copyright, 1917. by Payot et Cie

AU COLONEL DE B...

LE 95e (CENSURÉ)

QUI, D'UN EFFORT DE SES REINS VIGOUREUX, LE LANÇA DANS LA GLOIRE.

AVANT-PROPOS

Ce livre est écrit pour vous, embusqués (*Je mets dans ce mot : embusqués, peu de bienveillance, certes, mais peu de colère. Vous valez mieux que vous ne le pensez vous-mêmes.*

J'ai vu à l'œuvre quelques-uns des vôtres, de ceux qu'on débusqua sur le tard. Dans l'impatience qui les crispait de se racheter de leur faiblesse, dans leur violent désir de mériter les suffrages de leurs camarades, ils dépassaient en vaillance les vieux poilus du début de la campagne !...)

... Et pour vous, gens de l'arrière qu'épouvante la crise du beurre, pour vous pessimistes de toute plume et de tout poil...

« *Ecoutez, dites-vous, écoutez ceux du front... Comment ils jugent les opéra-*

tions... Comment ils parlent de leurs officiers... »

(CENSURÉ)

Parbleu !

Quand vous causez avec les combattants, c'est qu'ils sont en permission ou au repos. L'air qu'ils respirent a passé par vos poumons. Les verres où ils boivent portent la marque de vos lèvres.

Vous les avez étiolés, blessés, meurtris, et vous triomphez de ce que le cœur leur défaille !

Eh bien, soyez contents ! La première partie de ce livre contient un chapitre intitulé : la grogne. *Et la deuxième partie également. Et également la troisième. Des plaintes, des mécontentements, des colères, je n'ai rien atténué, rien omis...*

Vous pourrez vous saoûler tout à votre aise du vin empoisonné.

∴

Ce livre est écrit pour vous, pères inquiets, mères tremblantes, veuves éplorées, fiancées misérables. Pour vous aussi, Français et Françaises qui n'avez sur le

front aucun être cher, mais qui saignez des blessures de la France. Pour vous tous qui ne pouvant tenir un fusil, maniez la bêche, le marteau, la plume, la résignation, la confiance.

Ecoutez la voix d'un combattant qui n'est qu'un pauvre homme mais sincère.

Oui, de la guerre nos soldats

. Oui ils souffrent, oui ils se plaignent, oui ils grognent.

Vous allez les entendre et vous fronce-rez les sourcils, peut-être...

Mais attendez !

Attendez que le tonnerre de Verdun gronde et roule. Attendez que nos soldats soient, dans le plus effroyable des cataclysmes, jetés bouillants et rissolant comme les vairons dans la poële à frire. Et si vous ne frissonnez pas d'admiration, si vous n'êtes pas transportés par l'enthousiasme, si vous ne pleurez pas d'amour...

Mais vous frissonnerez et vous pleurerez, je le sais bien d'avance !

Car vos soldats, mais ils pensent à leurs enfants, même ceux qui ne sont pas mariés encore ;

ils pensent à leur pays, même ceux qui se disent antipatriotes ; ils savent qu'une paix sans victoire serait la ruine pour le pays, l'esclavage pour les enfants.

Et ils marchent !

Ecoutez encore...

Jusqu'ici — des yeux fermés éteignent-ils le soleil ? — jusqu'ici nos soldats ont été des (CENSURÉ)

Les deux plus grandes victoires de la guerre, celle de la Marne et celle de Verdun, n'ont été que des rétrécissements de

(CENSURÉ)

Ils sont des vaincus, eux les fils de Poitiers, de Bouvines, de Marignan, de Denain, d'Austerlitz ! Et ils tiennent ! Et ils endurent les pires souffrances qui aient jamais assailli des corps et des cœurs d'hommes ! Et ils se battent ! Et quand une attaque les porte dans les lignes ennemies, leur impétuosité ne connaît plus de frein, leur témérité ne connaît plus d'obstacles. Et s'ils n'étaient pas tirés en arrière par leurs officiers, ils fonceraient en avant, absurdement, folle-

ment, tant qu'un seul d'entre eux demeurerait debout !

Des prodiges qu'ils enfantent, étant imaginez les prodiges qu'ils jetteront sur le monde quand l'offensive se déclenchera, quand le succès leur sourira, quand ils pourront se mouvoir au grand soleil ces soldats d'Austerlitz, quand ils pourront charger les larges plaines ces soldats de Denain et de Marignan, quand ils pourront se battre coude à coude, la vaillance de chacun électrisant la vaillance de tous, ces soldats de Bouvines et de Poitiers !

Vous les verrez avaler les balles, jongler avec les obus, sauter à pieds joints par-dessus les fleuves. Les armées ennemies s'abattront comme des châteaux de cartes. Les villes prises défileront comme, aux portières des express, les poteaux télégraphiques...

Et la Victoire, à les suivre, s'essoufflera !

∴

Enfin, ce livre est écrit pour vous, mes camarades du front.

« *Ceux de Verdun* », *c'est dans le récit qui va suivre les soldats du* 95e.

Le premier, aux premiers tonnerres de Verdun, le 95e *est accouru ; le premier, il a élevé contre l'invasion la digue infranchissable. Et il n'est reparti qu'en Septembre, battant ainsi de loin avec son émule, le* e, *le glorieux record.*

Mais l'ambition ne fut jamais la mienne de monopoliser pour mon régiment toute la gloire de Verdun.

Si le 95e, *a connu Douaumont, Fleury, Bonzée, Dicourt, les Eparges, il est, dans le ciel de Verdun, d'autres étoiles qu'il n'a pas allumées.*

« *Ceux de Verdun* », *c'est toute l'armée française, la métropolitaine et la coloniale, l'active, la réserve et la territoriale, les bleus de la classe* 16 *et les vétérans de la R. A. T.*

C'est toute la France.

Toute la France est accourue sous Verdun, à l'appel de Castelnau, de Pétain, de Nivelle. Chaque province de France a ramassé là, dans la boue et dans le sang, sa gerbe de lauriers et s'en est allée, revivifiée, vers de nouveaux combats.

La Marne avait été le baptême de l'armée nouvelle. Verdun fut sa profession publique d'invincibilité..

Les éloges que je décerne à mon régiment, prenez-les pour vous, mes camarades. Au lieu de Douaumont lisez Haudremont, Vaux, Côte du Poivre, les Corbeaux, Béthincourt, côte 304, *Avocourt, Malancourt, Bois des Caillettes, Thiaumont, Mort-Homme... et vous aurez votre propre histoire, histoire la plus magnifique qu'ait jamais écrite la bravoure humaine !...*

O demi-dieux ! ô ancêtres ! ô soldats de Verdun !

PREMIÈRE PARTIE

ADIEU, TRANCHÉES!

CHAPITRE Ier

POILUS

De la bataille de Verdun, on a donné les communiqués officiels, la topographie des lieux, les commentaires des écrivains militaires, les appréciations de la presse à l'étranger. On a dit tout ce qu'il y avait à dire, hors le principal : l'âme des combattants.

Cette lacune, je voudrais essayer de la combler.

Pour pénétrer dans l'âme des combattants, la psychologie ne suffit pas, ni les promenades sur le front, ni les entretiens avec quelque soldat blessé : il faut être un combattant soi-même.

C'est une idée qui s'est incorporée aux globules de mon sang qu'entre ceux du front et ceux de l'arrière la coupure se fait, chaque jour plus large, chaque jour plus profonde. Cette affirmation en étonnera plus d'un sans doute. C'est qu'en

effet, le phénomène est difficile à percevoir, d'autant plus difficile que combattants et non-combattants se servent du même langage.

Vous haussez les épaules ? Vous criez au paradoxe ? Eh bien, oui !

Deux hommes qui ne parlent pas la même langue peuvent arriver à se comprendre, car ils savent qu'ils ne parlent pas la même langue et ils s'ingénient à suppléer à leur ignorance mutuelle par la bonne volonté, l'attention, les gestes.

Mais deux hommes dont les cerveaux dissemblables donnent aux mêmes substantifs et aux mêmes verbes une signification différente ! Chacun s'imagine comprendre l'autre et le résultat est une cacophonie qui va s'accentuant sans cesse...

Je veux, dis-je, vous faire entrer dans l'âme des soldats de Verdun.

Lourde est la tâche.

Je risque de mécontenter ceux qui voient dans les combattants des êtres éthérés planant entre ciel et terre, à qui nulle faiblesse ne saurait être permise, et ceux qui s'efforcent de croire — ils ont de bonnes raisons pour cela ! — que les poi-

lus pourront traverser la fournaise sans que leurs âmes en soient trempées...

Oh ! le soldat de la grande guerre ! quels mots seront jugés dignes de lui faire escorte ? quelles admirations pourront se hausser à sa taille ?

Héros ? non. Il y a dans ce mot héros je ne sais quoi de forcé, de surhumain, de hors nature. Et le poilu est simple. Le calme qu'il avait en labourant son champ ou en poussant sa varlope, le même calme l'accompagne sur le champ de bataille.

Il lance une grenade, puis il allume sa pipe.

Regardez celui-ci, Granger, tout pareil à un million d'autres, hirsute, rongé par la vermine, le visage noir d'une crasse de huit jours, la capote alourdie de boue, les jambes gaînées de boue.

Il a dormi cette nuit assis sur son sac, le dos à une paroi humide de sape, les pieds dans l'eau jusqu'à la cheville.

Il a mangé, hier, un morceau de viande froide avec des haricots froids ; aujourd'hui il mangera un morceau de viande froide avec des macaronis froids et une tablette de chocolat. Ni soupe, ni café. La

colline dont il occupe une des pentes est glissante, les sentiers difficiles, et transporter des liquides par ces sentiers qui sont des ruisseaux de boue, il n'y faut pas songer.

Un caporal l'appelle : son tour est venu de monter la garde. Il prend son fusil, enlève le chiffon qui protège le mécanisme et sort de la sape.

Le canon de Verdun tonne de l'autre côté de la plaine, héraut des luttes passées et des combats qui se préparent.

Il pleut. Voilà deux jours qu'il pleut, d'une pluie galopante qui ne s'arrête qu'à longs intervalles, juste le temps de souffler.

Pour se rendre à son poste, Granger doit traverser des trous d'obus d'où l'eau déborde et dans lesquels, floc ! il plonge jusqu'aux genoux. Une fois installé, il colle son œil au créneau — mince ouverture entre deux sacs — et reste là, attentif, insoucieux de la pluie qui pénétre à travers sa toile de tente disposée en manteau.

De loin, je le regarde faire, attendri

par tant de misère, doutant si à sa place j'aurais pareille grandeur d'âme.

Allons lui donner un mot de réconfort.

Je m'approche...

— Eh ! mais, Granger, qu'est-ce donc qui vous fait rire comme cela tout seul ?

— Ah ! mon lieutenant, vous entendez bien, nos grosses marmites, le pétard qu'elles font en tombant chez les Boches ? Alors, je rigole en pensant à la gueule qu'il doit faire, le Fritz, quand ça lui dégringole sur la hure !...

CHAPITRE II

ADIEU, TRANCHÉES !

« Dans huit jours, la division quitte la forêt d'Apremont et va se reposer à l'arrière. »

De l'un à l'autre, la nouvelle court, et sur ses pas une grande joie se lève. Les hommes ont des visages rajeunis de permissionnaires.

Où irons-nous après ce repos ? Peut-être dans un secteur plus ravagé encore, mais qu'importe ? Le présent seul compte: l'évasion de cette forêt monotone et tragique où depuis quinze mois, dans la boue et dans le sang, nous sommes emmurés.

Des tranchées qui sont là nous connaissons toutes les sapes, tous les créneaux, tous les pare-éclats, tous les puisards, tous les caillebotis et jusqu'au nombre des cailloux qu'ont remués nos pelles !

Ah ! partir ! Ne plus tourner sans fin, comme des rats dans une boîte, du Bois

Brûlé à la Tête-à-Vache, de la Tête-à-Vache à la Louvière, de la Louvière au Bois Brûlé !

Revoir des routes sans chapelets d'entonnoirs, et des maisons qui aient un toit sur la tête, et des enfants et des femmes !

Les imaginations s'exaltent :

— Moi, je me paye un kilo de pinard à chaque repas.

— Moi je me commande une omelette de douze œufs à la première auberge.

— Moi je bouffe toutes mes économies en cigares à trois sous.

Manger, boire et fumer, les trois grandes préoccupations du poilu, ses trois passions maîtresses !...

Dans les derniers jours de Janvier, l'ordre du départ arrive. Les consignes sont passées aux successeurs :

— Au revoir, les amis, et ne lâchez pas la place, surtout ! Elle est épatante : logés, nourris, flotte à discrétion et toutes les deux heures un petit dessert de 150 et e torpilles...

Des marches. Des contre-marches. Nous ous éloignons de la première ligne. Nous

revenons près d'elle. De courts repos. Des travaux. Des manœuvres...

Puis, dans les premiers jours de février, le régiment prend la direction de Rosnes. C'est là que nous devons cantonner une semaine ou deux, paraît-il, avant d'être dirigés sur Verdun.

Et ceux qui nous ont donné le renseignement ont ajouté :

— Verdun ? Fin secteur. Des tranchées bétonnées. Des kilomètres en profondeur de réseaux barbelés. Des forts avec des casemates à quinze mètres sous terre. Presque pas de service. Aucune corvée : tous les travaux sont achevés. La consigne est de ronfler et de jouer à la manille.

Ah ! « vivement qu'on se trotte » en ce paradis terrestre ! D'avance nous en bavons de convoitise.

CHAPITRE III

VIVEMENT, VERDUN!

Nous cantonnons à Lavallée un jour, puis, le lendemain matin, avant l'aube, nous repartons.

La pluie n'a pas cessé de la nuit. Elle nous accompagnera tout le long de la route. Au début, les capotes essayent d'opposer une digue au déluge. Mais elles doivent bientôt s'avouer vaincues. L'eau traverse leurs fils saturés et gonflés, comme elle traverserait une écumoire.

A même la peau les cascades ruissellent.

Un de mes loustics, essaie de dérider les fronts. Comme la section se raidit pour gravir une côte, il s'écrie :

— Faut-il qu'ils soient *feignants* les gens du pays ! Au lieu de laisser esquinter de malheureux poilus, pourquoi qu'ils ne bouchent pas leurs descentes avec leurs

montées ? Comme ça on pourrait marcher à plat !

Mais la plaisanterie n'a aucun succès auprès de ses camarades.

— Ah ! dit l'un, vivement Verdun !

— Oh ! oui, répond le chœur, vivement ! vivement !

Deux semaines plus tard, sous le bombardement de Douaumont, je me rappellerai ce : « *Vivement Verdun !* » et malgré le tragique de la situation, je ne pourrai m'empêcher de sourire.

La plupart de nos souhaits, de nos désirs, de nos ambitions, de nos convoitises sont aussi naïfs que le vœu de mes hommes : pour échapper à l'ennui d'une pluie, nous supplions le Ciel de nous envoyer une averse d'obus !

Entrée à Rosnes.

Les hommes du troisième bataillon sont répartis dans les cantonnements.

— Peut-on faire du feu ?

Telle est la première question que je m'empresse de poser aux habitants.

Hélas non ! Comme il faut aller chercher le bois dans la forêt, très loin, par des chemins épouvantables, chaque foyer

n'a qu'une toute petite provision de bûches sur laquelle il veille avec des yeux de vieillard amoureux.-

Mes propositions d'achat se heurtent à des refus opiniâtres.

Les hommes devront se contenter de changer de linge et de souliers. Pour sécher leurs vêtements ils n'auront que la chaleur de leur corps.

De nouveau, dans l'imagination, resplendissent les casemates promises « à quinze mètres sous terre ». Là au moins la pluie ne sera pas à craindre.

— Ah ! vivement Verdun, vivement, vivement !

CHAPITRE IV

L'HOTESSE

Mes hommes installés, je me dirige vers ma chambre. Je suis logé chez une jeune fermière dont le mari est mobilisé.

— Quelle tête ? dis-je au fourrier qui me conduit.

— Plutôt sympathique. Propreté extrême. Mais, dame, elle doit s'entendre à faire marcher son monde. Quel œil !

Propre, ça me va. Autoritaire, çà ne regarde que son mari.

Personne dans la maison. La cuisine traversée, nous arrivons devant ma chambre. Le fourrier pousse la porte...

La fermière, qui est en train de mettre des draps au lit, se retourne... Oh ! ce regard dégoûté qui des pieds à la tête m'enveloppe !

De fait, je ne paye guère de mine. Crotté jusqu'aux cheveux, ruisselant de pluie accumulée, j'ai vite fait de tracer autour de mes pieds un cercle de boue et

d'eau. Et mon ordonnance, qui m'a suivi, se trouve entouré, avec la même promptitude, d'un cercle tout pareil.

A mon salut, la fermière répond par un murmure indistinct : ses yeux suivent les progrès de l'inondation sur son beau carreau luisant et cette contemplation doit lui couper bras et jambes, car elle reste deux bonnes minutes immobiles, sans force pour continuer son travail.

Elle ne sort de son mutisme, une fois le lit achevé, que pour ces recommandations faites d'un ton rogue :

— Je pense bien que vous n'avez pas l'habitude de vous coucher avec vos souliers ?...

Je réponds qu'en effet je n'ai pas cette habitude.

— Ni d'essuyer vos souliers après les couvertures ?...

Je lui donne ma parole d'officier que je n'essuie pas mes souliers après les couvertures.

— Ni de monter sur les fauteuils avec vos gros souliers ferrés ?

Oh ! mais, elle m'agace, la fermière, elle m'agace, elle m'agace ! Je laisse cette

dernière question sans réponse et je cherche un coin pour déposer mon revolver et mes musettes.

Par malheur, en me retournant, un pan de ma capote frôle une armoire...

— Mon armoire !

Je n'ai jamais chassé le lion, sinon en rêve, mais je sais maintenant ce qu'est le rugissement de la lionne blessée.

Elle se précipite vers son meuble chéri, elle le console, elle le cajole, elle essuie d'un tablier pieux sa pauvre face meurtrie, puis, tournant vers moi un visage fulgurant :

— Est-ce que vous faites exprès de m'abîmer *tous* mes meubles !

— Et vous, réponds-je à bout de patience. est-ce que vous faites exprès de m'embêter !

Allons, la guerre est déclarée. Ça va être gai d'habiter ici !

Le soir, dîner à notre popote installée chez le maire.

Je mets tous mes efforts à faire traîner le dîner en longueur : pour rentrer dans ma chambre, en effet, il me faut passer par la grande cuisine où tout le jour se

tient la maisonnée, et je ne suis pas du tout impatient de revoir mon hôtesse.

Mais les jambes sont fatiguées de l'étape. Sitôt le dessert terminé, le capitaine se lève. Bon gré mal gré je dois le suivre.

Je me dirige vers mon cantonnement. La gaieté du dîner me fait la conduite : un sourire flotte encore sur mes lèvres quand je pousse la porte de la ferme.

A temps je m'aperçois de la gaffe menaçante. Me présenter, devant la mégère qui m'héberge, avec un sourire ? Ah non, par exemple !

Vivement je mets le sourire dans ma poche et je pose sur mon visage un masque rébarbatif, masque d'ambassadeur chargé de transmettre un ultimatum : front barré, yeux sévères et lèvres pincées.

J'entre. Toute le monde est couché. Seule, près du feu qui s'éteint, la fermière raccommode un vêtement d'enfant. Je lui dis :

— Bonsoir, madame.

D'un ton qui signifie :

— Ah ! te voilà, vieille chipie !

Alors, fixant sur moi des yeux rivaux

des miens pour la dureté, la fermière me répond d'une voix cassante, méprisante, une voix qui me saisit dans ses pinces dégoûtées et me jette au ruisseau comme un paquet de loques immondes :

— J'ai ajouté deux couvertures à votre lit parce que la pièce est un peu humide, et j'ai mis entre vos draps une bouillotte !

Puis elle prend sa lampe et sort, me laissant seul dans la grande pièce.

Et je demeure là planté, la bouche ouverte, les yeux ronds, interloqué comme jamais ne le fut homme au monde, partagé entre l'envie de me mettre en colère, de casser quelque chose — car après tout, n'est-ce pas, ces attentions, c'est une insulte ! — et la tentation de laisser couler les pleurs d'attendrissement que je sens embuer mes yeux...

CHAPITRE V

L'ESPRIT DE L'ARRIÈRE

Dès l'arrivée à Rosnes, l' « esprit de l'arrière » opère. Une tournée que je fais à travers les cantonnements de la compagnie ne me laisse à ce sujet aucun doute.

Deux caporaux, tous les deux jaloux de la « bonne place » dans un coin de grange, s'injurient à plein fiel. Un de mes hommes, qui vient d'avoir avec la maîtresse de la maison une explication orageuse au sujet d'une botte de paille, explique à son escouade que « on serait mieux reçu que ça par des Boches. » Et quelle tempête de protestations et de clameurs quand les émissaires envoyés à travers le bourg reviennent en annonçant qu'il est impossible de trouver du pinard !

— Pas de pinard ? Alors quoi, c'est la crève ! Bien la peine de « rauguementer » le prêt si on ne peut pas seulement boire un litre ! Tout ça, c'est des coups montés contre le pauvre troubade...

Où sont-ils, nos poilus des tranchées, si doux, si résignés, si soumis, si fraternels !

Aux tranchées, le soldat n'est plus un homme, c'est un saint, selon le mot très juste de Barrès. Qu'importent les petites défaillances et les petites erreurs, poussières qu'a laissées dans sa fuite un passé fangeux ? Il n'est pas de forme plus sublime de la sainteté que le martyre accepté librement.

Mais une fois les tranchées quittées, quand l'éclair des fusées disparaît à l'horizon, quand le tonnerre du canon s'assourdit en murmure, les cerveaux se détentent et les cœurs se desserrent. En même temps qu'il essuie aux gazons de la route la boue de ses souliers, le soldat chasse d'un mouvement brusque de la tête la pensée de la mort et son cortège de réflexions moroses.

Et le voilà redevenu le pauvre roseau de jadis, courbé par tous les vents, secoué par toutes les vagues.

Alors, l'épreuve de la guerre aura été sans objet ? C'est en vain que seront morts tant de braves gars, en vain que

tant de souffrances auront été subies et tant de larmes répandues ? Les hommes que rendra la guerre seront pareils à ceux que la guerre avait pris ?

Dans l'ordinaire de la vie, oui, ils seront pareils. Songez au furieux assaut qu'ils vont subir, à leur retour, de tout l'arrière coalisé !

Les vieilles préoccupations les attendront à la gare et les accompagneront jusqu'à leur demeure. Chaque caillou heurté par leurs pieds libérera un vieux préjugé. Dans les poches de leurs bourgerons ou de leurs redingotes, ils retrouveront leurs vieux intérêts, leurs vieilles rancunes. Leur entourage qui, lui, sera demeuré sans changement, n'aura pas de cesse qu'il n'ait éteint la flamme de leurs yeux et fondu au creuset de la banalité la gravité de leurs visages.

Mais au fond de chacun, dans cette partie de l'être inaccessible aux regards, se recueilleront et se réserveront les dispositions d'esprit dues à la guerre : une plus grande largeur d'idées, un plus grand amour des hommes, une soif moins ardente du gain en même temps qu'un

goût plus vif pour l'action, une plus grande résignation aux misères, un sentiment plus grand de la responsabilité, une plus grande simplicité, moins d'orgueil, et, dominant la vie entière, une plus grande bonne volonté.

Cette bonne volonté se manifestera surtout dans les circonstances exceptionnelles, alors que quelque grand sentiment étant en jeu — intérêt du pays, honneur de la famille — l'ancien poilu se trouvera subitement replongé dans l'atmosphère de la tranchée, un matin d'attaque.

Jamais il ne sera fait un vain appel aux nobles sentiments d'un homme qui aura tant de fois regardé la mort en face : que sonne à nouveau la charge et vous le verrez de lui-même bondir au parapet.

CHAPITRE VI

LA GROGNE

En attendant, l' « esprit de l'arrière » fait des siennes. La mauvaise humeur des hommes, née du manque de pinard, s'exaspère de toute la pluie qui s'entête. Il faut, pour calmer l'orage, la nouvelle qu'un repos complet de huit jours est accordé au régiment.

Qui a répandu cette nouvelle ? Qu'importe ? Elle fait plaisir, donc elle est vraie.

Mais bientôt, à la joie succède la stupeur quand une autre nouvelle arrive, officielle celle-là, que dès le lendemain matin, toute la journée, et toute la journée du surlendemain, le bataillon en entier procédera au nettoyage à fond et à la remise en état des armes, des effets et du cantonnement !

Tels sont les ordres formels du chef de bataillon, le commandant C .

Quelle désillusion dans les yeux !

Quelle amertume au coin des lèvres ! Comme il est froissé profondément en tous ces hommes le sentiment de la justice !

Si le Ciel prêtait l'oreille aux malédictions humaines, nul doute que le commandant C et tous ses officiers ne soient incontinent précipités dans le plus profond des Enfers !

De cette mauvaise humeur des échos assourdis me parviennent :

— Combien qu'ils touchent de Guillaume, les officiers, pour nous em... ?

— Je voudrais qu'on lui foute le balai dans les mains au commandant : il verrait si c'est rigolo.

— Le balai ? penses-tu ! qu'on l'oblige à ramasser la boue avec ses pattes : c'est tout ce qu'il mérite !...

Que la censure ne s'offusque pas de ma franchise ; ces propos, il était nécessaire de les recueillir ; eux seuls donnent leur véritable physionomie aux poilus de Verdun.

Les soldats de cette guerre, à qui des efforts surhumains sont demandés, ne sont que des hommes... On est tenté de

l'oublier parfois, à l'arrière ; on a tendance à les considérer comme d'une essence spéciale, et d'instinctives ingratitudes s'en autorisent pour leur dénier une part de la reconnaissance qui leur est due.

J'ai pensé — me suis-je trompé ? — que ces soldats se dresseraient d'autant plus grands à vos yeux dans la bataille, d'autant plus admirables dans leur héroïsme, qu'ils vous apparaîtraient, au courant des heures, plus simples, plus humbles, plus soumis aux misères de leurs frères les hommes...

CHAPITRE VII

LE COMMANDANT C...

Petit, sec, nerveux, tanné, animé d'un mouvement perpétuel, la parole brève, amoureux du panache, tel était le commandant C , chef du troisième bataillon et le dernier mousquetaire.

A la moindre contrariété son œil s'allumait, son sourcil se fronçait, sa tête brusquement rejetée en arrière pointait en avant une barbiche acérée comme une lance.

Dès son premier contact avec nous, en juillet 1915, au Bois-Brûlé, il nous glaça par la dureté de son regard, par la minutie de ses exigences. Nos travaux les mieux étudiés, il les trouva ridicules, et dégoûtantes nos tranchées les mieux entretenues. Il s'offusquait de deux sacs à terre mal alignés sur un parapet, d'une allumette à demi-consumée, jetée à terre par un fumeur !

Il fut admis, dans tout le régiment, que

« ce pauvre troisième bataillon n'avait pas fait le bon chopin ».

Mais des hommes de la 12e ayant été blessés, on vit le commandant se précipiter au poste de secours, prodiquer les encouragements et le champagne.

Mais qu'un bombardement éclatât, de ces bombardements du Bois-Brûlé qui allumaient le ciel, pétrissaient le sol et éteignaient la volonté au cœur des plus intrépides, et le commandant, sortant de sa cagna, s'en allait par la tranchée :

— Regardez, lieutenant (*il enflammait une allumette — Baoum ! boum !*) C'est ainsi qu'il faut faire (*il allumait sa cigarette — Baoum ! boum !*) pour donner aux hommes l'exemple (*il jetait le tison par-dessus le parapet — Baoum! boum !*) de la propreté méticuleuse !

Et il y eut La Louvière, et il y eut Tête-à-Vache, et il y eut Douaumont, et un grand cœur se dévoila, une âme ardente nous devint familière, nous connûmes le brave homme et l'homme brave, et quand il nous quitta, blessé gravement devant Verdun dans un héroïque coup de folie, ce fut en nous comme un grand vide : le

bataillon avait perdu son chef, les soldats avaient perdu un père et les officiers un ami.

Ah ! il l'aimait son bataillon ! il en était fier !

Longtemps il caressa l'espoir de le doter d'un fanion spécial, d'un fanion pour lui tout seul, qui eût été comme une réplique du drapeau. Quelle devise avait-il imaginée pour ce fanion, il ne m'en a jamais fait confidence, mais s'il avait osé je sais bien celle qu'il aurait choisie : « C'est nous les gas du 3e bataillon, les poilus du commandant C ! »

Il avait une façon de dire : « Mon bataillon » qui signifiait : « Il est à moi, ce bataillon-là, à moi, vous entendez, à moi ! » et quand, au cantonnement, après quelque manœuvre réussie, il rentrait à cheval à la tête de ses hommes, tambours battants et clairons sonnants, un tel contentement illuminait son visage que Napoléon seul et nul autre dut connaître pareil orgueil au défilé des cinq cent mille grognards de sa Grande-Armée !

Mais, Seigneur, quel homme difficile à satisfaire !

Cette expression académique est mise ici pour une autre, qui s'échappait malgré nous de nos lèvres, dans nos moments d'impatience, expression beaucoup plus concise et beaucoup plus énergique, dans laquelle il était fait allusion à cet instrument qui sert à couper la barbe...

Que le commandant C me pardonne, qui sait la respectueuse affection que je lui ai vouée...

Quand il arrivait dans un secteur nouveau, tout lui était matière à critique.

En a-t-il fait rectifier de ces créneaux ! et déplacer de ces gabions ! et dessiner de ces pare-éclats ! et creuser de ces puisards ! et approfondir de ces boyaux ! et renforcer de ces caillebotis ! et étayer de ces cagnas !

Sa marotte, je l'ai dit, était la propreté des tranchées. Un ami intime à moi, très intime, lui avait prêté cette devise, imitée de celle de Joffre : « Tenir !... les boyaux propres. » Boyaux et tranchées, il les voulait impeccables comme un parquet et si, après une pluie, ses belles bottines noires lui revenaient de la promenade maculées de boue, son humeur, eh bien,

dame, son humeur, je ne vous dis que ça !

Ignorant de la fatigue, il promenait à toute heure du jour et de la nuit, sur le secteur dont il avait la garde, son regard inquisiteur. On le croyait endormi et il se précipitait sur vous comme une tempête ; on l'avait vu se mettre à table, et cinq minutes après il vous dégringolait sur le dos comme une avalanche.

Ce rat qui grignotait dans l'ombre, ce ruisselet qui chantait en suivant la pente de la tranchée, ce paquet de branches mortes qui frémissait au vent, c'était lui !

Et toujours ces sévères « pourquoi ? » qui fouillaient votre conscience, et toujours cette terrible barbiche prête à vous transpercer !

En vain vous efforciez-vous à ses moindres désirs, en vain reculiez-vous les bornes de la bonne volonté, en vain entassiez-vous prodiges sur prodiges : du bout de sa canne il amenait sous vos yeux un morceau de pain traînant dans une encoignure, ou il vous montrait une tache de rouille sur le fusil d'un guetteur, ou il découvrait, parmi cent gabions correcte-

ment corsetés, le seul qui n'eût pas son armature en fil de fer.

Et alors, vous étiez prêt à jeter le manche après la cognée et le découragement faisait toc ! toc ! à votre porte.

Et alors, tout soudain, le visage fermé du commandant s'ouvrait au sourire, sa main s'avançait vers la vôtre, large et chaude ouverte, et un inattendu : « C'est bien quand même ! » venait vous récompenser de vos peines...

En même temps qu'il s'occupait de l'organisation des défenses et de l'installation des hommes, le commandant ne s'oubliait pas lui-même. Il ne voulait pas admettre qu'il ne pût pas avoir, en première ligne, le même confort que dans son appartement de Vincennes. Sur les fondations de la vieille cagna jetée bas, il faisait édifier une bâtisse neuve. Nulle ligne irrégulière n'était tolérée, nulle faute de goût ou de mesure. Des bois sculptés ornaient la porte. Une élégante et solide inscription indiquait pour les siècles futurs le nom de la villa et celui de l'architecte.

L'intérieur répondait à ces promesses.

Un papier peint, aux teintes délicates, cachait le sapin des lambris. Les vitres ne pouvant résister au bombardement, un papier transparent habillait les fenêtres. Des étagères artistement ouvragées s'ornaient de bibelots. Chaque objet occupait sa place ainsi qu'un soldat discipliné.

Alors, partis les menuisiers, congédiés les peintres, quand rien ne clochait plus dans le bel appartement neuf, le commandant C sortait d'un coffret des photographies et, les disposant devant lui sur sa table :

— Maintenant, disait-il, *Elle* peut regarder : le cadre est digne d'*Elle*.

DEUXIÈME PARTIE

LA VEILLÉE DES ARMES

CHAPITRE Ier

PREMIERS TONNERRES

Des travaux, des exercices, des revues, des manœuvres...

Ainsi coulaient nos heures et une grand paix succédait en nos âmes à la trépidation et à l'inquiétude apportées des tranchées.

Cette paix ne fut pas l'œuvre d'un seul jour. L'homme a l'habitude de la souffrance beaucoup plus que du bonheur. Sans presque d'efforts, le soldat novice, jeté dans la bataille, prend son parti des dangers et des privations de son nouvel état. Mais qu'on le retire de la fournaise et il sera comme hébété, il ne pourra croire à ce revirement de la fortune ennemie, et il lui faudra du temps et de la volonté pour se remettre aux habitudes perdues.

L'accoutumance vint cependant. Nous finîmes à force de bien-être et de tran-

quillité par trouver naturelle notre vie de caserne en arrière de la ligne enflammée où se battaient les camarades.

En souriant nous nous disions :

— Il paraît que l'Etat-Major nous a oubliés.

Ou bien :

— Nous sommes désignés pour occuper l'Allemagne quand la paix sera signée !

Mais, un matin, voici qu'une explosion formidable, venant de Verdun, secoue le sol et fait trembler les vitres des fenêtres.

Que s'est-il passé ? Diverses explications circulent. La plus plausible, celle du moins que nous voulons trouver la plus plausible, car elle ne porte pas atteinte à notre quiétude, est qu'un camion chargé d'explosifs a pris feu près de Villers.

Mais le lendemain retentit une explosion semblable, puis d'autres le surlendemain. Et les réfugiés arrivent, fuyant l'inondation germanique...

La bataille de Verdun est commencée.

CHAPITRE II

LES RÉFUGIÉS

C'est un soir, en rentrant de l'exercice, que pour la première fois nous voyons la grande rue de Rosnes emplie de charrettes : convoi de réfugiés que l'autorité militaire, prévoyant une offensive ennemie, dirige vers l'intérieur.

Il n'y a là que des gens de la campagne. Les citadins ne s'embarrassent pas de tant de futilités : quelques souvenirs de famille, quelques objets précieux, quelques bibelots, de quoi remplir une malle, deux valises, trois ou quatre petits paquets à main, et en route pour la gare !

Mais les campagnards ont dans le sol les mêmes profondes racines que les chênes de leurs collines. Dans leurs charrettes et leurs carrioles ils ont voulu faire tenir la ferme tout entière.

Voici la machine à coudre de la fille aînée, une horloge, une table, un fauteuil

à ramages orgueil du logis abandonné, un sac de pommes de terre, des bottes de foin pour les chevaux, un panier aux œufs débordants, des poules et des canards accouplés par les pattes avec des liens de paille, et jusqu'à une pièce dépareillée de je ne sais quelle machine agricole ! Un veau suit à l'arrière, une longe au cou.

Ont-ils les citadins, la même instinctive attache au sol que ces campagnards rudes et fermés ? Peut-on prétendre qu'on aime son pays si on ne possède pas à soi, en propre, un morceau de la terre patriale ?...

Parfois, autour de moi, j'entends l'un des paysans berrichons qui m'entourent émettre cet avis qu'on ne rencontre aux tranchées que des « bounhoumes ».

Bounhoume, bonhomme, Jacques Bonhomme...

Oui, Jacques Bonhomme, c'est toi plus que tout autre qui défends la terre de France. Cette terre sera à toi doublement après la guerre et à qui essaiera de l'oublier

(CENSURÉ)

Je n'ose regarder aux yeux ces réfugiés dans la crainte d'une souffrance communicative... Mais non. Un peu d'effarement se lit aux regards, mais nulle détresse. Les regrets viendront plus tard, au souvenir de la maison ruinée et des champs ravagés. Aujourd'hui, les réfugiés se livrent tout à la joie d'être sortis sains et saufs de la fournaise.

Et les enfants, heureux du voyage imprévu, qui rient de si bon cœur !

A l'appel du maire, les habitants de Rosnes s'empressent : la plupart coucheront par terre pour céder les lits à leurs hôtes. Les réfugiés qui ne peuvent trouver place dans les maisons demandent aux soldats une place près d'eux sur la paille...

Quand, le lendemain matin, je visite les granges, je vois un poilu en train de bercer un bébé ; un autre joue à la poupée avec une fillette.

Celle-ci a l'âge de ma petite Solange. Par la pensée, je lui donne le visage de ma fille. Voici ses grands yeux, étonnés du spectacle imprévu, avec une larme toute prête au bord des cils ; voici ses

longs cheveux bouclés où s'est accrochée la paille de la couche improvisée.

J'imagine ma fille, pareillement chassée de la maison paternelle par l'invasion, je la vois errant sur les routes, en haut d'une charrette, exilée en sa propre patrie, et de colère soudain mon cœur se gonfle...

Les consignes de route portent que les convois de réfugiés ne doivent pas demeurer au même cantonnement plus de vingt-quatre heures. Dans la journée, ceux-ci vont repartir, d'autres les remplaceront ce soir, et d'autres encore demain.

Le canon de Verdun tonne sans relâche et sans relâche il pousse vers nous les troupeaux lamentables...

Une jeune réfugiée me fait ses confidences :

— Si vous saviez comme c'est horrible ! Juste la veille de notre départ, un énorme obus est tombé sur la grange et a abattu tout un pan de mur. Et moi qui ai oublié d'emporter mes livres de prix auxquels je tenais tant ! Pensez-vous que je les retrouverai après la guerre ?...

Pauvre et naïve enfant, de quoi t'in-

quiètes-tu là ! Attends que la bataille ait pétri èn ses mains rageuses ton village, et retourne le voir !...

De l'église à la plus humble demeure, tout sera rasé ! Avec les meubles, les cuisiniers auront allumé leurs feux. Tes livres auront occupé les loisirs de quelque soldat, puis, au feu également. Les solives des plafonds étayeront quelque abri souterrain. Les pierres mêmes auront disparu, emportées par les combattants pour renforcer leurs travaux de défense...

L'ange aux ailes noires pourra venir et semer le sol de la malédiction. Car les ruines mêmes auront péri.

CHAPITRE III

LA ROUTE QUI MARCHE

La grande route de Paris à Verdun passe par Rosnes. Aux premiers jours de notre arrivée, l'animation de cette route gardait quelque mesure ; mais, dès les premiers tonnerres de Verdun, ses convois se mettent à rouler, à gronder sans arrêt.

Nuit et jour la chaîne immense se dévide, formée de camions, d'ambulances, de caissons, de canons de tous calibres, de voitures de ravitaillement, d'autobus chargés de troupes.

Dépassant les charrois qui vont le nez au sol, les voitures d'état-major courent le long des routes, bergères actives du troupeau lourd. Elles portent en guise de houlettes de coquets drapeaux bariolés et quand les bœufs s'attardent au milieu de la route, elles tirent de leurs trompes des sons rageurs qui claquent sur le sommeil des bœufs, comme des coups de fouet.

Le mouvement ininterrompu agit sur nous comme un aimant. Notre inaction pèse à nos épaules. Une curiosité nous vient de savoir ce que cachent les collines à l'abri desquelles le bourg tapit sa quiétude.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces bruits qu'apporte le vent ? Le Kronprinz a-t-il vraiment massé devant la forteresse les meilleures troupes de l'Empire ? Les Boches se préparent-ils pour la ruée suprême, celle qui doit les hisser au triomphe ou les précipiter dans la débâcle ?...

Et la route roule toujours. Formidable est l'impression de puissance que dégage ce roulement sans heurt, sans à-coup. Il semble que toutes les forces vives de la France se précipitent à la ligne menacée.

Des régiments passent à pied, qui n'ont pu trouver place dans les camions.

Leurs capotes neuves, leurs équipements soignés, indiquent qu'ils viennent d'un long repos. Cependant, ils tiennent à arrêter nos effusions intempestives. A notre *far niente* insultant répondent leurs sarcasmes vengeurs :

— Ohé ! les embusqués ! vous vous la coulez douce, hein ? Dis donc, Zidore, r'garde voir ces binettes, si c'est gras ! V'là au moins six mois qu'on les garde à l'engrais. Voulez-vous bien vous cacher, tas de feignants !

De ces aménités, nos hommes ne songent pas à se formaliser. Ils savent qu'elles sont de rigueur entre troupes en marche et troupes au repos. Eux-mêmes, quand ils seront partis, dans quelques jours, ils distribueront sur leur passage, aux camarades accourus pour les voir, des aménités semblables.

Un matin, défile un bataillon de tirailleurs marocains. Nous admirons leur tenue martiale ; nous nous étonnons de leurs visages si semblables aux nôtres.

Le lieutenant Vignaud près de qui je me trouve, développe sur ce thème quelques idées vraiment profondes. Je regrette de n'avoir pas assez présentes au souvenir ses théories sur « le grand nivellement que fera la guerre par-dessus les races qui se seront mêlées dans la tourmente »...

Le bataillon fait halte à la sortie du

village, les tirailleurs se précipitent vers nous avec leurs bidons :

— Dites donc, les poteaux, où est-ce qu'on vend du pinard dans le patelin ?...

Les Marocains viennent en droite ligne du bled de l'Ile-de-France !

CHAPITRE IV

L'ALERTE

Le 21 février, au crépuscule tombant, le chef de bataillon fait demander au château les commandants de compagnie. Le capitaine Blanchot est parti en permission depuis plusieurs jours et comme je commande la compagnie en son absence, je me rends à la convocation.

Les lieutenants Dubourgdieu et Paquet sont arrivés déjà ; le capitaine Terlaud me suit à quelques pas: nous voici au complet dans la grande chambre à coucher où le commandant C nous reçoit.

La cheminée monumentale déborde de bûches incendiées ; l'abat-jour de la lampe plaque sur la table une lumière aveuglante, tandis que les angles de la pièce se perdent dans une pénombre indécise.

Décor familial, chaude atmosphère de paix.

Les paroles du commandant ne s'harmonisent guère avec ce décor.

« Ce que nous réserve exactement l'avenir, Dieu seul le sait, mais l'horizon est gros de nuages. Il faut que les hommes préparent immédiatement leurs sacs, qu'ils nettoient les cantonnements et qu'ils se tiennent prêts au premier signal. L'ordre de départ ne saurait tarder... »

Nous sortons.

A l'autre bout de la rue, le clairon sonne le rappel des promeneurs. Les hommes se hâtent vers les granges, et comme ils sont inquiets de cette alerte, ils gardent le silence. Le silence persiste après que j'ai transmis les ordres du commandant : on a besoin de se familiariser avec la situation nouvelle.

Pendant que mon ordonnance boucle ma cantine, je vais faire mes adieux à l'église de Rosnes : j'éprouve moi aussi le besoin de me recueillir.

Mon courage devant la bataille n'est pas un de ces sentiments naturels qui croissent d'eux-mêmes sur un instinct comme les mûres sur les haies des sentiers : il me faut l'arracher des entrailles de ma volonté à coups d'exhortations et de syllogismes. C'est pour cela qu'il est si

hésitant et si débile ; c'est pour cela qu'il me faut le tenir continuellement en lisières :

« Pourquoi suis-je au 95e ? Les raisons qui m'ont mené là existent-elles toujours ? Suis-je, autant que l'année dernière, comptable envers ma petite fille, mes neveux et mes nièces de l'héritage de paix et de bien-vivre que m'ont légué mes ancêtres ? En admettant qu'une fée toute-puissante vienne me dire : « Un mot de toi et je t'enlève aux combats qui s'annoncent, et je te transporte à l'autre bout de la France », que me commande, non pas le devoir, non pas l'héroïsme, mais mon intérêt bien compris ? Que dois-je faire pour mériter mon estime ? Quelle solution s'avère la meilleure, même au seul point de vue humain, entre une mort prématurée, en plein sacrifice, et une existence prolongée à coups de compromissions et de lâchetés ?... »

Peu à peu se calment les mouvements tumultueux de mon cœur et cette pensée de saint Alphonse de Liguori, que je relis en tête de mon carnet de route, achève l'œuvre de ma paix :

« Quiconque, dans un péril de mort, fait un acte de parfaite conformité à la volonté de Dieu, et prend ainsi sa part du martyre de Jésus-Christ, celui-là doit se tenir lavé de toute souillure et assuré de son salut, eût-il commis à lui seul tous les péchés de la terre. »

En sortant de l'église, je rumine les mots que je vais dire dans les granges pour dissiper les appréhensions que j'ai laissées derrière moi tout à l'heure. J'arrive... Que font les hommes ? ils chantent !

Quelques minutes ont eu raison de leurs inquiétudes. L'approche du péril les a rendus soldats de l'avant et ils ont, d'un seul coup, dépouillé les misères du repos. Les ordres des caporaux sont exécutés sans murmure. Quiconque a besoin d'une aide pour rouler une couverture, chercher dans la paille un objet égaré, voit aussitôt dix concours qui s'offrent. Deux « ennemis » qui avaient conçu l'un pour l'autre, à la suite d'une manille orageuse, une haine farouche destinée à durer toute la campagne, fraternisent devant un bidon de pinard.

J'ai retrouvé mes gars du Bois Brûlé,

mes gars des tranchées d'Apremont. La menace de la mort a lavé d'un coup toutes les taches, effacé tous les plis, et voici la large page blanche où vont s'inscrire encore, je le pressens, tant de belles choses.

O guerre ! comment peux-tu être à la fois si répugnante et si magnifique ? Le sang de tes mains soulève mes nausées, mais ton front est couronné de roses odorantes et tes yeux rayonnent d'une telle candeur que la malédiction hésite au seuil de mes lèvres. Chef-d'œuvre de la lumière, miracle des ténèbres, quel nom te donner qui te peigne tout entière? Tu es le champ clos des deux adversaires éternels, mais par la magie d'un mystérieux enchanteur, la force de l'un s'accroît de tous les coups qu'il reçoit, son sang devient plus vif et plus généreux à mesure qu'il s'échappe davantage... Comme je te mépriserais et comme je te haïrais, ô guerre ! si je n'avais pour toi tant de respectueux amour !

CHAPITRE V

LES ADIEUX

Le lendemain, 22 février avant le soleil levé, un agent de liaison m'apporte l'ordre de départ : « Nous nous mettrons en route à huit heures du matin ».

Pendant que s'achèvent les derniers préparatifs, je vais dire adieu à mon hôtesse. Nous avons signé la paix tous les deux, après la réception orageuse du jour de l'arrivée. Ses attentions délicates ont fondu ma mauvaise humeur. Et puis elle a un garçonnet de cinq ans : qui oserait en vouloir à la maman d'un de ces petits anges ?

J'entre dans la grande cuisine où se tient la fermière. Nous parlons de Verdun, de la canonnade qui a persisté toute la nuit, de l'avancée ennemie que la rumeur colporte.

— Vous allez courir de grands dangers, me dit la fermière. Que Dieu vous garde...

Je réponds je ne sais trop quoi. Je sens que certaines paroles devraient être dites, mais lesquelles ?

M'excuser de l'algarade ? mais ce n'est pas moi qui ai ouvert les hostilités.

Partir sur un adieu banal ? Mais j'aurais l'air de n'avoir pas remarqué les efforts de mon hôtesse pour racheter la rudesse de son accueil...

Tout à coup une inspiration. Je lui serre la main, et avant de tourner les talons pour sortir de la pièce, je me penche vers elle et je lui donne sur chaque joue un baiser sonore.

L'espace d'un éclair, j'aperçois son œil rond où la stupéfaction transparaît... Je suis dehors...

Tout à l'heure, pendant que je rassemblerai mes hommes, je verrai, à travers les vitres de la ferme, deux yeux qui me regardent, et leurs regards me suivront tant que je n'aurai pas disparu au coin de la rue. « Quel original ! » diront ces yeux, et ils diront aussi — que cette fatuité me soit pardonnée ! — ils diront aussi : « Quel brave garçon ! »

CHAPITRE VI

EN ROUTE !

La campagne, ce matin-là, disparaît sous une couche épaisse de neige. Un soleil éblouissant allume dans les buissons des incendies, et déverse par les champs tous les diamants de Golconde.

Je marche en tête de la compagnie. Quand le chemin gravit une côte, je me retourne et je vois derrière moi la colonne qui s'allonge. Il me semble que mes hommes et moi ne formons qu'un seul être et que mon corps se prolonge jusqu'au dernier d'entre eux...

C'est encore un des bienfaits de la guerre que cette mystérieuse fraternité des armes.

Des hommes ne se connaissent pas ; ils viennent des quatre coins du pays ; leur éducation, leurs goûts, leurs intérêts les séparent. Or, ces indifférents, ces étrangers, ces adversaires, on les immatricule

dans une même compagnie, dans une même section, dans une même escouade, et les voilà tout aussitôt frères de sang, unis par des amitiés dont la plupart ne se délieront qu'à la mort.

Les preuves d'affection qu'un frère demande à son frère dans le courant ordinaire de la vie, quelle misère ! Il s'agit presque uniquement d'une démarche ennuyeuse, d'un petit sacrifice d'amour-propre, d'une mesquine avance d'argent. Mais y a-t-il, dans une compagnie, un seul homme qui n'ait, vingt fois en une année de guerre, risqué sa vie pour ses frères d'armes ?...

De cette affection puis-je espérer que ma part m'a été conservée au cœur des hommes ? Je le voudrais si ardemment et qu'il y ait entre eux et moi un lien plus fort que celui de la discipline !

Je leur ai dit ce matin : « Suivez-moi ! » et ils me suivent. Demain, peut-être, je leur dirai : « Maintenant il faut mourir » ; et ils se feront tuer.

Il me semble que, de chaque côté de la route, les mères, les femmes et les fiancées se sont rassemblées et me regardent : « Aie

pitié d'eux ! me disent-elles ; aie pitié de nous ! que chacun te soit comme un fils unique ! »

Une responsabilité pareille pèse trop lourd aux épaules, si l'obéissance n'est pas la fleur librement épanouie d'une âme joyeuse et confiante...

Cependant le soleil jette, en enfant prodigue, les trésors de son opulence ; le ciel est un dôme de brocard bordé de pourpre ; les sapins chargés de neige enflammée luisent comme des candélabres gigantesques et la brise est douce ainsi qu'une haleine d'enfant.

Mon Dieu, que tes œuvres sont belles pour qui se hâte vers le champ de bataille, et comme le moindre brin d'herbe a de magnificence quand c'est la mort qui l'offre au bout de sa main décharnée !

CHAPITRE VII

CARPE DIEM

Nous arrivons à Pierrefitte de bonne heure. Mes hommes logés, les cuisines installées, je flâne à travers le bourg, en savourant, avec gourmandise, l'exquis soleil.

Mais l'endroit n'est peut-être pas très heureusement choisi pour une promenade ? Les convois d'artillerie se succèdent et se poussent nez à derrière. Les officiers d'état-major passent au grand galop de leurs automobiles. Les roulantes du ravitaillement se croisent et s'entremêlent. D'une maison à l'autre, le tumulte déferle alimenté par les cornes des autos, le hennissement des chevaux, les plaintes des essieux, les grincement des freins, les cris des conducteurs, les imprécations des piétons. Et par dessus les mille clameurs, dominateur et souverain comme l'abrupte falaise au-dessus des vagues domptées, le canon de Verdun.

En route je croise le commandant C . Quelques instants il m'aborde. Par son front soucieux, par ses demi-confidences, je devine que les nouvelles apprises par lui sont loin d'être rassurantes.

Me faut-il donc ajouter foi aux rumeurs sournoises, qui m'ont frôlé tout à l'heure ?... La guerre de mouvement que nous rêvions en partant de Rosnes, est-ce en arrière de nos lignes que nous devrons la faire ?...

Je secoue cette pensée, comme une guêpe importune, et je vais m'enfermer dans ma chambre. Ma chambre est vaste ; elle est claire ; le soleil chante à ses fenêtres ; un adorable portrait d'enfant me sourit au-dessus de la cheminée.

Je sors de ma musette mes papiers et — *carpe diem !* .. Je me mets à écrire un chapitre de ces mémoires.

Carpe diem ! inévaluable trésor de la sagesse antique, berger diligent qui, fermant le champ empoisonné de la fantaisie, parques les événements et les êtres à leur place véritable, parmi le relatif et parmi l'éphémère.

Un petit mot si modeste, un autre petit

mot si banal, et tant de profonde philosophie !

Combien de fois, avec la baguette magique de ces deux humbles mots, n'ai-je pas calmé les mouvements tumultueux de mon cœur ! combien de fois n'ai-je pas, avec leur baume essentiel, cicatrisé mon imagination large saignante !

Cette fois encore, la maxime inspirée, elle domptera mes chimères, elle leur mettra le mors d'acier. Que m'importe demain, et ses incertitudes et ses menaces ? En ce jour d'hui, aujourd'hui seul compte. Je suis assis dans un fauteuil ; devant moi, sur une table au tapis chatoyant, mes papiers épars pour la tâche aimée ; la chambre est vaste, elle est claire, le soleil rit à la fenêtre ; et vers cet adorable portrait qui me regarde, d'eux-mêmes s'envolent mes baisers... *Carpe diem !*

CHAPITRE VIII

DEMAIN...

Le soir, je vais dîner à la popote des officiers de la 5e compagnie, avec deux vieux camarades, le lieutenant Têtenoire et le sous-lieutenant Lacoffrette, comme moi enfants de Bourges.

Ah ! ils le pratiquent tous les deux le *Carpe diem !* Et que demain peut-être doive être jour de bataille, voilà qui peu leur chaut !

C'est à qui fera le plus de folies, à qui se lancera dans les plaisanteries les plus échevelées. Les deux jeunes femmes qui nous ont prêté leur cuisine et qui dînent avec nous arrivent à peine à manger deux bouchées, tant leurs éclats de rire succèdent à leurs éclats de rire.

Mais le régiment doit se mettre en route de bonne heure, le lendemain. Dès les dernières bouchées je prends congé.

J'ai fait une centaine de pas, quand des appels derrière moi, une galopade :

— Péricard eh ! Péricard !

Je reconnais la voix de Lacoffrette. Je me retourne. Lacoffrette s'approche de moi, me prend le bras, se penche à mon oreille, et mystérieux, ému, la voix tremblée devant la confidence imprévue :

— Dis donc, tu ne sais pas ?... la guerre est déclarée !

Puis il tourne les talons, et, dans un grand éclat de rire, il repart au galop.

Pauvre Lacoffrette ! Tant de jeunesse, de belle humeur, de bravoure, de vie ardente, et trois jours après, une tombe au fond d'un entonnoir...

Je rentre chez moi. Il gèle. La gelée a changé la neige battue en silex aigus. Ma chambre où le poêle est éteint depuis plusieurs heures distille la glace et l'humidité.

En me déshabillant, je grelotte. Et je grelotte encore en me recroquevillant entre les draps mal séchés.

Je sens que la maison se fait de propos délibéré inhospitalière. Je suis pour elle un intrus, l'hôte d'une nuit qu'on ne reverra plus demain.

Demain ?...

Sur Verdun le canon tonne, tonne, tonne. Il a fait taire tous les bruits de la journée et son tumulte emplit le silence...

Où serai-je demain ?...

CHAPITRE IX

LA GROGNE

Le lendemain, 23 février, à onze heures, le régiment quitte Pierrefitte.

Les hommes se sont levés de bonne humeur. Il y a de ces rafales de joie qui passent, venant on ne sait d'où. A peine dissipés dans l'excitation de la marche les frissons d'une journée glacée, voilà les rires qui fusent et les plaisanteries qui se croisent.

C'est à dessein que je mets les plaisanteries après les rires : quand des êtres, ou très jeunes ou très simples, — des soldats, des enfants — sont de bonne humeur, ils rient d'abord, puis ils cherchent des motifs à leur gaieté.

Moi-même j'ai l'âme épanouie. Tout à l'heure le colonel m'a serré la main à la sortie du bourg et m'a demandé de mes nouvelles en m'appelant : « « Mon brave Pericard !... »

En faut-il davantage pour que le cœur se dilate ?...

Mais des préoccupations bientôt assombrissent l'atmosphère.

Pourquoi notre allure s'accélère-t-elle ? Est-ce distraction de celui qui règle la marche ? ou la bataille qui gronde à l'horizon tourne-t-elle si mal pour nous que notre présence là-bas soit urgente ?

Nous essayons de lire notre destin aux yeux soucieux du général Reibell qui longe à pied notre colonne, suivi de ses officiers d'ordonnance.

Mais les mauvaises nouvelles de cette fin de février, nous ne les saurons que plus tard : la ruée des Allemands, le déluge de fer, la rupture de nos lignes, l'appel fait à notre brigade pour endiguer la marée...

L'allure s'accentue sans cesse, et sans cesse s'allongent les intervalles à travers les haltes : c'est la marche forcée.

Les dos se courbent sous les sacs trop lourds. Déshabitués de l'effort par une station de quinze mois aux tranchées, les pieds saignent.

Un à un s'éteignent les rires ; puis,

après un silence lourd de tempête, voilà le tonnerre des récriminations qui roule.

Tout est prétexte à crier : la précipitation de l'allure, les arrêts brusques causés par deux convois qui se croisent, l'empierrement neuf qui blesse les pieds avec ses pierres aiguës, la boue que jettent en passant, les automobiles trop pressées.

Dans un champ en bordure de la route, des réfugiés ont arrêté leurs voitures avant de reprendre leur course vagabonde. Ils font la haie sur notre passage. Sans doute sont-ils heureux de nous voir accourir à leur défense car ils sourient. Mais la fatigue est mauvaise conseillère : ce sourire déplaît :

— Hé ! les croquants, ça vous amuse que nous allions nous faire casser la gueule ?

— Tu ne vois donc pas que c'est des Boches ?

Et un autre, montrant une jeune femme qui berce un enfant dans ses bras :

— Voyez-moi cette salope ; elle n'a même pas le cœur de débarbouiller son gosse...

Je me rappelle l'accueil fait par ces

mêmes hommes aux réfugiés de Rosnes. Tant de dévouement alors et aujourd'hui tant de grossièreté !...

Un peu d'apaisement vient aux mécontents de la vue des canons. Ils les caressent au passage, les 75 légers, les 155 court, au mufle mauvais.

— Tu leur z'y soufleras au nez sur les Boches, dis, mon vieux ; tu leur z'y entreras dans le chou ?

Pour les seuls canons ils consentent à s'écarter, sans murmure, de leur route, à grimper, de leurs pieds douloureux, les talus, afin de laisser libre le passage.

Nous traversons Récourt.

De Recourt à Villers la route est en pleine vue ennemie ; il faut, pour s'y engager, attendre la tombée du soir. Ce repos, bien accueilli d'abord, devient l'occasion de récriminations nouvelles : il fait froid et les dents claquent.

A Villers, retard encore ; le village est soumis au tir de l'artillerie ennemie. Les obus cherchent le pont, encadrent la route qui s'en va, de Villers à Dieue, en formant digue au milieu des prairies ; quand ils tombent dans la Meuse ou dans les marais,

ils soulèvent des gerbes d'eau et de vase.

Ordre est donné d'espacer les compagnies, d'espacer les sections, afin de diminuer les risques de perte : il sera près de minuit quand nous arriverons à Sommedieue après une marche de treize heures sur des routes couvertes de neige.

CHAPITRE X

SOMMEDIEUE

Les habitants du bourg sont endormis. Pour me faire ouvrir les cantonnements réservés à la compagnie je dois heurter des portes à coups de pied, frapper à des volets comme sur des tambours...

Quand enfin tous mes hommes sont couchés sur la paille des granges, je me mets à la recherche de la maison indiquée par mon billet de logement.

Les habitants, un instant réveillés, sont retournés à leur sommeil. A qui s'adresser dans la nuit et dans le silence ?...

Ah ! une lumière. Je frappe. Les sous-officiers de la compagnie sont assis là, sous la lampe, en train de manger une bonne soupe chaude. La maîtresse de maison et ses deux filles s'affairent. Pendant que l'une fait le service de la table, une autre dore dans la poêle une omelette gigantesque ; la troisième lave les assiettes et remplit les bouteilles.

Je saurai le lendemain que cette femme est veuve, peu fortunée, et qu'il fallut cependant user de subterfuges pour qu'elle acceptât un salaire ; aux soldats qui montaient se battre, elle eût de grand cœur donné tout son avoir et toutes ses peines.

J'apprendrai, un peu plus tard également que deux jeunes filles, lectrices des *Annales*, désireuses de saluer le soldat de *Face à l'ennemi*, avaient décidé leur mère à se mettre avec elles à ma recherche. Elles ne me rencontrèrent pas, mais je tiens leur visite comme faite ; puissent-elles savoir un jour à quel point me fut précieuse leur sympathie en de pareilles circonstances !

Enfin je trouve ma maison. Des sergents du génie font popote au rez-de-chaussée. Quand ils apprennent que nous devons nous diriger le lendemain sur Verdun, ils échangent entre eux des regards qui en disent long....

Je suis encore plongé dans le premier sommeil qu'un agent de liaison heurte à ma porte : l'heure du départ est avancée.

Je saute à bas du lit. Déjà les cuisiniers

s'empressent autour de la cuisine roulante. Mais le menu sera maigre...

Je recueille quelques hommes de la compagnie qui rôdent hors des granges et avec eux je me précipite chez les commerçants du bourg. Ma chance veut que j'arrive des premiers. Chez un épicier, je ramasse du chocolat, chez un autre des gâteaux secs. Mais c'est un charcutier qui me vaut ma plus précieuse découverte : seize énormes pâtés de tête de porc, un par escouade.

— Comme ça, dit un des porteurs, on ne crèvera pas le ventre vide : c'est une consolation.

Sur ces entrefaits le capitaine Blanchot arrive : Sa permission est terminée depuis plusieurs jours déjà, mais il lui a fallu courir de tous les côtés à notre recherche.

Je lui communique les ordres, je lui détaille les comptes, et je redeviens chef de section.

TROISIÈME PARTIE

AU CANON

CHAPITRE Ier

LES « EMBUSQUÉS »

A 9 heures du matin le régiment se met en marche. Dès les premiers pas, il devient évident que les hommes sont exténués par l'effort de la veille. Des jambes se traînent. Des pieds douloureux sautillent. Excepté pour la plainte et le gémissement, les bouches restent muettes.

Or, ma section bénéficie d'un boute-entrain, Cagnot, lequel excelle à dérider les visages par ses facéties. Un de ses « numéros » a rencontré, la veille, un succès particulier. Ce « numéro » consiste à jouer la bourrée avec les doigts sur la marmite du camarade qui précède, tout en chantant et en dansant sans sortir du rang, avec mille contorsions et mille grimaces.

En passant près de Dieue, premier village après l'étape, comme l'atmosphère morale s'assombrit de plus en plus, je crie :

— Cagnot, une bourrée !

Cagnot s'exécute. Et voilà pour dix minutes de détente.

Un peu plus loin, nouvel appel à l'artiste. Cette fois l'artiste se fait tirer l'oreille. Il obéit néanmoins ; mais sa chanson est moins convaincue et plus brève...

Après Haudainville, mes efforts demeureront vains. Ni l'offre d'un paquet de tabac, ni la promesse d'un litre de pinard ne tenteront le pauvre Cagnot. Il est, comme ses camarades, à la limite de son courage, et pour me répondre, il se borne à faire non de la tête, le dos rond et les yeux au sol, avec une expression de bête fourbue.

Des hommes, cantonnés dans les chalands qui s'alignent le long de la Meuse, nous saluent au passage et nous souhaitent bonne chance. Ce sont des combattants comme nous : ils étaient à Verdun hier ou ils y seront demain. Mais nos hommes ne s'arrêtent pas à cette pensée ; ils ne voient devant eux que des « embusqués ». Pourquoi ceux-là se reposent-ils pendant qu'eux-mêmes doivent s'écorcher les

pieds sur les cailloux de la route ? Pourquoi cette injustice du sort ?

Leur bile s'exhale en apostrophes cinglantes, en imprécations, en injures. Outrés de cette mauvaise foi, les « embusqués » ripostent du tac au tac. Si le 95e se fait démolir à Verdun, ils en éprouveront, affirment-ils, une bien douce joie.

J'écoute crier ces grands enfants et je souris à la scène tant de fois contemplée : je les connais trop pour me laisser prendre à leur colère. Et puis, pendant qu'ils s'excitent de la sorte, les pauvres diables oublient leurs fatigues.

Nous approchons de Verdun. L'horizon est un cercle de tonnerres. Une haie d'inquiétudes longe les deux côtés de la route. Les collines, là-bas, malgré le soleil qui resplendit, nous apparaissent enveloppées d'une brume menaçante.

CHATITRE II

LA GROGNE

Après une halte au carrefour de la route Verdun-Metz, nous prenons la formation de marche de guerre sur route, avec un quart d'heure d'intervalle entre les bataillons. Nous avons laissé à Houdainville la plus grande partie de nos *impedimenta*. Seuls, nous suivent les caissons de munitions, les voitures d'outils, les cuisines roulantes et les ridelles porte-sacs.

La fatigue des hommes, un moment atténuée par le repos qu'ils viennent de prendre, se fait de plus en plus pesante. Les rangs se disloquent ; les sections s'allongent ; les traînards commencent à jalonner la route.

— Mon lieutenant, je ne peux plus porter mon sac.

— Mettez-le sur la ridelle...

Ce dialogue se répète de minute en minute, et bientôt les ridelles débordent.

Du haut de la colline qui domine Verdun je regarde serpenter le régiment sur

les lacets de la route : la longue colonne me donne, avec ses unités morcelées, l'illusion d'une couleuvre gigantesque coupée en plusieurs tronçons qui continuent de palpiter... A peine formée en moi cette image, je hausse les épaules :

— Ah ! oui ! il est bien choisi le moment pour faire de la littétature !

Je note une détente à la descente du ravin mais la montée qu'il faut gravir de l'autre côté double d'un coup le poids de la fatigue. Les courroies de l'équipement se changent en pinces d'acier. Il semble que chaque pied en se posant à terre enfonce dans le sol des racines vrillantes.

D'habitude, les grognements de mes gars me font sourire. Je sais que les récriminations et les malédictions ne comportent dans leur pensée aucune intention de récriminer ni de maudire. Ils les emploient comme un remède à tous les maux, par tradition, par habitude, sans bien réfléchir à ce qu'ils disent, comme ces sorciers de nos campagnes berrichonnes qui mettent à leur merci tous les génies malfaisants et toutes les forces adverses de la nature avec de mystérieuses formules ma-

giques qu'ils répètent sans les comprendre.

Mais ici, sous ce ciel grondant, les plaintes prennent une signification tragique. Mon cœur se serre à les entendre :

— *Sale métier !*

Oh ! certes. Mais que direz-vous, ce soir, quand, à la fatigue du chemin, il vous faudra joindre l'épuisement de la bataille ; quand vos pieds, incapables de vous porter, devront courir au-devant des balles !

— *Les chevaux on les ménage, mais nous !...* Rien de plus juste. Il faut être un homme pour accepter les horreurs de la guerre. Ce n'est qu'à des êtres doués d'intelligence et de volonté qu'on peut demander l'effort d'un combat ; la station résignée sous l'averse des obus ; la ruée au-devant des baïonnettes croisées et des couteaux tapis au coin des haies ; la rampée sur les corps rigides ou pantelants des camarades blessés ou morts.

— *J'aimerais mieux une balle dans la peau !...*

Patience ! Vous aurez toute la peine de la route, toutes ses montées, tous ses cail-

loux, et cela n'empêchera pas les balles de trouer votre crâne si un tel dessein vient à germer dans leur cervelle menue...

Les hommes marchent, les jambes raidies, le corps courbé en deux sous le poids de l'équipement, le menton collé à la poitrine. Quand, parfois, ils relèvent la tête, c'est pour chercher mon regard, et je lis dans leurs yeux ce qu'ils veulent me dire :

— Tu vois bien que nous n'en pouvons plus, que nous sommes à bout de forces. Pourquoi n'as-tu pas pitié de nous ?

Oh ! si, j'ai pitié d'eux, mais que puis-je pour leur soulagement ?... Et cette compassion même va s'atténuant et s'imprécisant à mesure qu'aumente ma propre lassitude.

Tout à l'heure, je n'aurai plus pitié d'eux, car il me restera tout juste assez de force pour m'occuper de moi. Et je ne serai plus qu'un mouton dans un troupeau de moutons. Et je me traînerai sur la route, les pieds usés, le cœur douloureux, la bouche amère et la cervelle vide...

— Ah ça ! me demande brusquement un de mes hommes dans un sursaut de rage, est-ce que c'est encore loin (CENSURÉ)

CHAPITRE III

LA HALTE

A trois heures de l'après-midi, les premiers éléments du 95e, le colonel en tête, arrivent au carrefour Nord de Souville. Peu après le général Reibell nous rejoint.

Nous apprendrons plus tard que le général Reibell en quittant sa brigade le matin à Sommedieue s'est rendu à Souville... Là le général C lui a dévoilé toute la gravité de la situation : les Allemands ont pénétré dans le bois des Fosses ; les e et e divisions, écrasées sur leur première position ont dû se replier sur la deuxième qui va de Samogneux jusqu'à Ornes ; la seule troupe disponible pour arrêter l'ennemi est la e brigade ; il faut que les deux régiments de cette brigade s'engagent à fond, le plus tôt possible, en dépit des fatigues, jusqu'au dernier homme si cela est nécessaire, sans

autre considération que celle de mettre coûte que coûte obstacle à la poussée des Allemands.

Le général Reibell communique ces ordres au colonel de B . Pendant leur entretien, nous avons fait halte un peu en avant du carrefour. Les hommes se laissent tomber sur les talus, tellement fatigués que pour la plupart ils restent là, sans un mouvement et les yeux clos, en tout semblables à des cadavres.

Au Nord, dans la direction de Douaumont, le canon continue de gronder sans arrêt. Son tonnerre s'est rapproché brusquement.

Sur la route, un canon apparaît, fuyant la bataille, puis un autre, puis un autre encore, et bientôt les caissons, les voitures, les ridelles, les cuisines roulantes, se succèdent en une interminable file.

Les conducteurs sont nerveux ; les bêtes sont épuisées ; les véhicules eux-mêmes paraissent exténués. C'est un fracas de jurons, de coups de fouet, d'essieux grinçants. Beaucoup de fuyards vont tête nue. Dans les yeux se lit une épouvante animale et certains regards furtifs, jetés en

arrière, disent la peur de la poursuite possible.

Anxieusement je quête des nouvelles :

— Des nouvelles ? me répond un conducteur de roulante à l'uniforme indécis. Ah ! elles sont jolies, les nouvelles ! Les Boches ont rompu nos lignes. On se bat en rase campagne.

— Toute une armée ennemie s'avance me dit un autre. Impossible de résister. « Ils » se sont mis dans la tête qu'ils voulaient Verdun et « ils » l'auront...

Des caissons d'artillerie passent. Je demande à un maréchal des logis où sont les pièces de ces caissons :

— Là-bas, me répond-il sans se retourner en pointant un doigt derrière son épaule.

Ces mots me serrent le cœur et je m'écrie :

— Vous ne voulez pas dire au moins que vous les avez abandonnées !

— Oh non, soyez tranquille, ajoute le maréchal des logis avec une sombre ironie, elles ne sont pas abandonnées. Les Boches les ont sûrement recueillies.

Je rejoins ma section. Déjà mes hom-

mes connaissent les mauvaises nouvelles. Ils se sont levés et parlent avec animation. J'essaye de mettre en doute les renseignements fournis par les artilleurs. Je cite des cas analogues de bâtons flottants.

On m'écoute, mais est-on convaincu ? J'en doute. Même les plus timides de mes hommes, même ceux qui osent à peine me parler d'ordinaire, je remarque qu'ils prennent part à la conversation, qu'ils discutent mes arguments, la voix aisée, le regard haut. L'approche du danger nivelle les distances ; ce phénomène, je l'ai maintes fois noté, au cours de combats ou de bombardements particulièrement terribles.

N'ai-je pas vu un caporal prendre le commandement de sa section, pendant une ruée à travers des ouvrages ennemis, les deux sergents étant présents ? N'ai-je pas vu un colonel accueillir les conseils d'un adjudant sur la meilleure façon de garder une tranchée conquise ? Et est-il une seule attaque au cours de laquelle je n'aie tutoyé mes hommes ?...

CHAPITRE IV

EN AVANT

Soudain un coup de corne du commandant C . Les hommes se rassemblent et les ordres suivants sont communiqués aux compagnies :

« Le bataillon va se disposer en colonne de compagnies dans le champ à gauche de la route. Les faisceaux seront formés ; on prendra la tenue d'attaque : les vivres de réserve dans la musette ; les outils portatifs à la ceinture ; les toiles de tente et les couvertures en sautoir. Les havre-sacs seront laissés sur place sous la garde d'un planton. Cinq minutes sont accordées pour l'exécution de ces divers mouvements. »

Alors, le moment redouté est venu ? Nous allons à notre tour, nous lancer dans la bataille ?...

Je regarde les hommes avec une crainte... Quelle impression va produire sur

eux cet ordre, après les fatigues accumulées de ces deux jours ?

Mais je ne peux tout d'abord deviner leurs pensées. L'action les occupe. Ils descendent les talus, se rassemblent, se hâtent aux divers mouvements qui leur ont été prescrits. Et puis des problèmes se posent. Faut-il laisser dans le havre-sac qui va être abandonné tel ou tel objet, telles ou telles provisions de bouche qui peut-être seront bien utiles demain ? Ou faut-il se charger le plus possible au risque d'alourdir la marche ?

Des hésitations, mais brèves, d'autant plus brèves qu'un shrapnell éclate soudain vers notre gauche puis un autre vers notre droite, près de la route : les projectiles nous encadrent.

Vite les paquets sont roulés, nous nous formons en lignes de section par deux, et en avant, par dessus la route de Fleury, puis à travers la prairie, qui monte vers le bois de la Caillette...

CHAPITRE V

MARCHE D'APPROCHE

Le commandant C marche en tête du bataillon. Sa barbiche est agressive et sa canne est belliqueuse.

Et les hommes ?

Sont-ce bien les mêmes que tout à l'heure ? Plus de pieds boiteux. Plus d'épaules courbées. Plus de bouches crispées. Des jambes alertes, des corps droits, des yeux qui luisent.

Qe signifie cette flamme dans les yeux ? Ma parole, on dirait de la joie !

Mais oui, c'est bien de la joie. Mes doutes bientôt disparaissent. Car les bouches, quelques instants fermées, s'ouvrent. Des soldats français silencieux, cela ne s'est jamais vu encore.

Et ce qu'elles disent, ces bouches, les mêmes qui, tout à l'heure, n'avaient pas assez de récriminations ni de plaintes, le voici :

— Chic ! Enfin ! Y a du bon ! Vive-

ment qu'on charge ! La guerre en rase campagne, çà n'est pas trop tôt. Ils vont voir un peu, les cochons de Boches !

Cette marche d'approche, dans les grands espaces libres, semble à ces gars d'Apremont, fatigués des interminables stations aux tranchées, une partie de plaisir.

O mystère du cœur français ! O miracle de la race !

En ces trois journées inoubliables, saturées de tant d'héroïsme, rien peut-être ne s'impose davantage à mon souvenir que ce changement subit de bœufs exténués devenus lions impétueux par la seule annonce de la bataille prochaine...

Le régiment est arrivé à une de ces périodes de plein épanouissement où nulle tâche ne semble difficile. Entre les forces de ce grand corps, un équilibre parfait. Des soldats aux chefs et des chefs aux soldats la confiance.

Alors quoi, on va rire !

— Ah ! s'écrie le lieutenant Ecoutain, les embusqués terrés à l'arrière ne connaîtront jamais, ne comprendront jamais des moments comme celui-ci !

Il est dans le nouveau manuel du chef de section d'infanterie un paragraphe intitulé « l'exemple » :

« *La troupe est le reflet de son chef. Elle en est le juge le plus sévère, elle retient ses moindres paroles et guette son attitude. Elle ne demande qu'à pouvoir l'admirer et le suivre aveuglément. La belle tenue de la troupe au feu est la meilleure récompense du chef.* »

Vous pouvez être fiers de vos hommes, mon colonel, et vous de même mon commandant. S'ils se sont haussés au-dessus de leurs misères, si l'approche de la bataille les a transformés à ce point qu'ils en ont oublié leurs pieds saignants et leurs épaules meurtries, c'est que vous les avez modelés à votre image, c'est que par vos paroles, par votre exemple, vous avez exalté en eux le sens du devoir et l'amour de la Patrie.

« *La belle tenue d'une troupe au feu est la meilleure récompense du chef.* »

CHAPITRE VI

LE FORT DE DOUAUMONT

Est-ce une marche de bataille à quelques kilomètres de l'ennemi et sous les obus, qui se développe là devant mes yeux ? Ou n'est-ce pas plutôt un exercice, analogue à ceux des grandes manœuvres? On pourrait le croire à voir la régularité parfaite des mouvements : alignements impeccables, intervalles et distances religieusement conservés...

Un lièvre se lève derrière une motte de terre. Merveilleux intermède et de nature, ne le pensez-vous pas, à mettre tout à coup à l'arrière-plan la guerre et ses périls !...

Si seulement le shrapnell qui s'abat non loin du fuyard pouvait l'atteindre : si la musette de l'un de nous allait s'enrichir de la proie inespérée !...

Nous montons une colline boisée qui se dresse toute droite au bout de la prairie ; nous traversons une carrière profonde.

Un autre boqueteau, puis un chemin, et nous voici au fort de Douaumont.

Ce nom n'est pas entré dans l'histoire encore, et c'est d'un pied indifférent que nous montons par dessus les talus herbeux, que nous traversons les glacis martelés par la grosse artillerie boche.

Des obus sont tombés là, qui ont fait des excavations monstrueuses, profondes de cinq à six mètres, larges de douze mètres peut-être...

D'innombrables mottes de terre, grosses comme des gueulées de socs à travers un sol argileux, ont été arrachées par les explosions et éparpillées aux alentours, donnant à la colline l'aspect d'un champ fraîchement labouré.

Le soir tombe. Nous nous accrochons aux fils des réseaux qui entourent le fort, nous descendons au nord du village, dans un ravin, étroit mais profond, semé de ronces et d'arbres abattus. Quand, les pentes remontées, nous nous établissons sur la cote 347, la nuit est tout à fait venue.

CHAPITRE VII

LA CORNE DANS LA NUIT

Une halte. Le commandant envoie des patrouilles, à droite, à gauche et en avant et fait commencer une tranchée en arrière du réseau qui couronne la colline.

Le sol est rocailleux et les hommes n'ont que leurs outils portatifs. N'importe. Ils posent à terre leurs couvertures roulées et les voici à l'œuvre, tapant de toutes leurs forces. Des cailloux les étincelles jaillissent, et malgré le froid qui pique, malgré la bise, les fronts bientôt ruissellent de sueur.

Cependant les patrouilles envoyées par le commandant reviennent de leur expédition ; c'est en vain qu'elles ont fouillé le sommet de la colline et les alentours ; des troupes françaises qui d'après les communications de l'état-major devaient se tenir en avant de nous, aucune trace.

Où sont-elles ? en fuite ou prisonnières...

Et le régiment reste seul, sur cette partie du front, seul avec ses trois bataillons qui viennent de couvrir 52 kilomètres en 36 heures, seul contre les corps d'armées ennemis dont l'offensive triomphante se poursuit sans arrêt depuis trois jours...

Cette situation angoissante, nos chefs la devinent mais ils n'osent l'envisager dans son ensemble tant elle leur paraît invraisemblable.

C'est ainsi que lorsque le colonel de B , après une reconnaissance à Douaumont, aura décidé de prendre le village comme centre de résistance, le commandant C sortira de son manteau sa corne d'exercice et, comme à l'exercice, tutututera pour réunir à lui les commandants de compagnie et leur communiquer les ordres.

Cette corne nous l'entendrons encore, avant d'arriver au village, quand le commandant voudra rectifier la direction du bataillon ou hâter le mouvement d'une aile.

Et nous apprendrons plus tard que les Boches étaient tapis derrière les réseaux de la colline à l'affût de notre manœuvre !

Qu'à ce moment ils aient eu un peu d'audace, qu'ils se soient jetés en masses sur nos unités inaverties, et ils enfonçaient nos rangs et ils déferlaient dans une seule vague jusqu'à Verdun !

Cette corne dans la nuit, elle est demeurée dans ma mémoire comme le symbole de notre ignorance aux premiers jours de la bataille de Verdun et le symbole du désarroi jeté dans la défense par l'offensive inopinée de l'ennemi...

QUATRIÈME PARTIE

DOUAUMONT

CHAPITRE I^er^

L'OCCUPATION DU VILLAGE

Une fois dans Douaumont, il nous faut attendre que les commandants de compagnies soient allés reconnaître leurs secteurs respectifs.

Les hommes se couchent dans la grande rue, contre les maisons, contre les fumiers, leurs fusils entre les jambes, et s'endorment.

Moi je rêve. A quoi ? Je ne sais trop. J'essaie de débrouiller l'écheveau que le destin vient de jeter à notre sagacité. Mais je m'embrouille et je m'impatiente. Et comment pourrais-je venir à bout de la tâche puisque j'ignore où est l'ennemi, quelle est notre mission et de quels appuis nous disposons pour la remplir.

Notre situation je ne la connaîtrai que plus tard. Et la voici.

Le 3^e^ bataillon, le mien, va occuper la lisière Nord du village de Douaumont,

le 1er bataillon à droite, le 2e bataillon à hauteur de Fleury. Chaque bataillon se renforcera d'une compagnie de mitrailleuses.

Une attaque est prévue pour le lendemain avec le bois des Fosses et Beaumont comme objectifs. Le régiment doit être encadré à droite par la brigade C

(CENSURÉ)

; à gauche par le 85e régiment relié à la e division.

Tard dans la nuit, un contre-ordre arrive du général Balfourier, commandant le 20e Corps...

Ici une parenthèse. Il est un fait qui n'a jamais été mis en relief dans les récits de la bataille de Verdun : c'est que la défense de Douaumont pendant les journées du 25 et 26 Février a été l'œuvre du 95e régiment d'infanterie, appuyé par le 85e.

On a fait honneur de cette défense au 20e Corps et rien n'est plus exact mais il eût fallu préciser et ajouter : au 20e Corps auquel appartenait alors la e brigade.

Nous n'avons été rattachés au 20e Corps que peu de jours et, a

(CENSURÉ)

Le 20e Corps est assez haut dans la gloire, sa magnifique histoire s'enorgueillit d'assez d'actions d'éclat, et à Verdun même, pour qu'il ne soit pas jaloux de ses frères plus modestes et qu'il permette à la vérité de s'établir...

Le général Balfourier, ai-je dit, envoie un contre-ordre. Il ne s'agit plus d'attaquer le bois des Fosses, mais de prendre une position d'attente au Nord de Douaumont, le 95e au village, le e dans le ravin à l'Ouest de la ferme de Thiaumont.

Sur les indications du général Deligny, le général Reibell donne au 85e le secteur qui va de l'Est de Louvemont à la côte 278 exclus.

Le 95e occupera les côtes 378 et 347 au Nord de Douaumont, en liaison à droite avec les 2e et 4e bataillons de chasseurs qui tiennent le bois de la Vauche.

Tout cela, je le répète, je ne le connaîtrai que plus tard, et comme ma fatigue se fait de plus en plus lourde, j'essaie moi aussi de dormir...

CHAPITRE II

PREMIÈRE NUIT

A peine mes yeux fermés, le capitaine Blanchot envoie ses agents de liaison chercher la compagnie. Les hommes se relèvent, sans un mot, avec cette passivité des champs de bataille qui fait d'une troupe un troupeau.

Nous longeons la Grand'rue, nous tournons à gauche près de la fontaine et nous nous engageons dans un élément de tranchée qui contourne le village au Nord-Est.

Là, une halte. Interminable. Le village jusqu'alors silencieux s'emplit du tonnerre des obus. L'artillerie ennemie tire sur nous.

Des heures passent. Il fait froid. Il fait glacé. Le vent souffle et ses milliers d'aiguilles acérées pénétrent dans nos chairs.

Il y a, en arrière de la tranchée, quelques abris. J'essaie de pénétrer dans l'un

d'eux mais ils sont déjà pleins. Je réussis cependant à m'asseoir à l'entrée d'un étroit couloir, sur le sol humide.

C'est là que j'attends le jour, heurté par les passants, tenaillé par le froid et par le sommeil, navré des plaintes de mes hommes...

— Mon lieutenant, je ne sens plus mes pieds.

— Mon lieutenant, vous ne pourriez pas nous trouver un petit coin pour dormir ?...

Si misérable est l'attente, dans cette boue où les pieds enfoncent, sous ce vent qui flagelle les visages et pénètre sous les capotes, que plusieurs hommes de ma section se glissent en dehors de la tranchée et vont s'étendre, tout près, dans une grange. Or cette grange a déjà reçu la visite d'un obus et d'autres obus l'encadrent à intervalles quasi réguliers.

Mais la perspective de ne plus sentir le vent, de se coucher sur la terre sèche, cela vaut bien le risque d'un obus ?...

Il faut que j'envoie un de mes sergents réveiller les dormeurs, et il faut que ce sergent mette toute son autorité en œuvre

pour les arracher à leur béatitude et les ramener avec nous...

Quelques heures après, la grange n'était plus qu'un amas de décombres.

CHAPITRE III

LE REFRAIN

Je ne puis répéter sans cesse les mêmes mots, assembler sans cesse les mêmes phrases. Cependant si l'on veut donner aux pages qui vont suivre tout leur sens, si l'on veut se représenter dans toute leur horreur les tableaux où je m'efforce, il faut ne jamais perdre de vue ceci :

Pendant les deux jours et les trois nuits de Douaumont, le bombardement ne s'arrêta qu'aux intervalles des attaques, bombardement tellement furieux, tellement exaspéré, que, de mémoire de soldat de la grande guerre, jamais on n'en connut avant Douaumont, jamais on n'en revit après Douaumont de semblable. Toutes les pièces de tous les secteurs, à douze kilomètres à la ronde, convergeaient leur tir sur le village infortuné.

Et ceci encore :

Devant la multitude des projectiles

ennemis, notre artillerie à nous, réduite à quelques pièces, ne pouvait que se taire, de sorte que pour résister à l'averse épouvantable, les défenseurs de Douaumont n'avaient que leurs poitrines...

Donc, qui veut se plonger avec eux dans la fournaise, et prendre sa part de leur martyre, il faut qu'il se répète, après chaque paragraphe, ce refrain monotone :

Et les obus tombent, tombent, tombent, giboulée infernale dont chaque goutte est un obus. Les tranchées s'effondrent. Les cadavres s'entassent. Le tumulte des éclatements martèle les cerveaux. Le sol bout comme l'eau d'une chaudière. Le ciel se disloque...

Et contre cet ouragan, contre cette avalanche, des poitrines d'hommes se dressent, de moins en moins nombreuses, de plus en plus droites et résolues...

CHAPITRE IV

LE CAFÉ CHAUD

Le bombardement s'exaspère avec les premières lueurs du jour.

J'ai réparti dans la tranchée quelques guetteurs, le moins possible, afin d'exposer le moins possible d'existences et je vais rendre compte au capitaine Blanchot de mes dispositions, un peu parce que je dois lui rendre ce compte, beaucoup pour sentir pendant quelque temps sur mes épaules la protection des abris.

Nous sommes habitués aux bombardements, nous autres, fidèles du Bois-Brûlé et de la Tête à Vache. Pourtant, jamais encore nous n'avons entendu pareille musique.

C'est un déluge de shrapnels, de 77, de 105, de 305, de 420.

Du plus loin, on entend venir les monstrueuses marmites à travers le ciel qu'elles émiettent. Leur vacarme est com-

parable à celui d'un train qui traverse à toute allure une gare sonore :

— V'là le métro ! disent les hommes en leur langage pittoresque.

A droite, à gauche, de tous les côtés, les cratères s'accumulent. Les arbres des jardins s'éparpillent. Des gerbes de cailloux, de terre, de débris informes, s'élancent à l'assaut des nues et retombent en cascades sur nos épaules. L'une après l'autre, les maisons du village croulent et le bruit qu'elles font en tombant ressemble à un hurlement d'agonie. Des tuiles sont projetées à des centaines de mètres ; on aperçoit, par les blessures béantes, les meubles en loques...

Au matin, une grande nouvelle : les cuisines roulantes sont arrivées ; on va servir un café chaud !

Je me précipite dans le village : la nouvelle est exacte. Massées le long de l'unique rue, les voitures s'offrent à mes regards extasiés avec leur bric-à-brac pittoresque : sacs, marmites, seaux, rondins, lessiveuses. Les cuisiniers s'empressent aux derniers préparatifs. Des cheminées sort une fumée épaisse...

Cette fumée ne me dit rien qui vaille...

Hélas ! mes craintes se justifient. Plusieurs cuisines sont défoncées par des obus ; celle de ma compagnie est du nombre. Adieu, bon café, dont je sentais déjà la douce chaleur à travers mes membres glacés !

Il me faut annoncer aux hommes la catastrophe. Je crains des plaintes. Mais eux :

— Eh bien ! quoi, il n'y aura qu'à nous faire ration double demain !

Demain ! mes pauvres amis !...

Et les obus tombent, tombent, tombent, giboulée infernale dont chaque goutte est un obus...

CHAPITRE V

LE DÉLUGE

Le bruit du bombardement pétrit ma chair, délue ma volonté. Si je n'écoutais que mon instinct, je me jetterais à plat ventre au fond d'un abri et je me boucherais les oreilles, et j'attendrais ainsi la fin du bombardement ou la mort.

Il faut la pensée des gars qui veillent stoïquement dehors, il faut la honte de paraître lâche pour m'arracher à ma lâcheté, pour me traîner là où m'appelle mon devoir. Je conserve du moins assez d'empire sur moi pour ne rien laisser paraître de ma peur sur mon visage. A défaut du sourire qui fuit mon appel et qui ne veut pas se poser sur mes lèvres décolorées, j'ai toujours, quand je dois parcourir la ligne des guetteurs, une cigarette au coin des lèvres.

Quand une marmite nous éclabousse un peu plus que les autres, je dis d'une voix qui s'efforce :

— Le temps se maintient. Nous allons avoir une belle journée.

Ou encore :

— Les cafés de Douaumont sont ouverts aujourd'hui à la troupe. Mais tâchez d'être rentrés pour l'appel.

A mes lamentables plaisanteries répondent des sourires non moins lamentables. Personne n'est dupe et pourtant tout le monde essaie de plastronner et de paraître indifférent.

Qui pourra jamais fixer sur la plaque photographique le tourbillon de pensées, de craintes, d'espoirs fous, de terreurs, de regrets, de projets, de détresses qui, dans le cerveau du condamné conduit à l'échafaud, tourbillonne ?...

Ce martyre de quelques minutes, multipliez-le par des heures, multipliez-le par des jours, et vous aurez une idée de ce que fut la vie des défenseurs de Douaumont sous cette artillerie saisie de *delirium tremens.*

Les tranchées s'effondrent, les cadavres s'entassent. Le tumulte des éclatements martèle les cerveaux. Le sol bout comme l'eau d'une chaudière. Le ciel se disloque...

CHAPITRE VI

LA COLÈRE DES HOMMES

Je m'aventure dans le village, je côtoie des morts et je pense :

« Quand je vais être couché, moi aussi, la tête fracassée comme celui-ci ou le ventre ouvert comme celui-là, est-ce que mes hommes prendront le temps de me mettre à l'écart, à l'abri d'une haie, ou derrière un monceau de décombres ?... Comme je vais avoir froid !...

« Et on me marchera dessus et les clous des souliers me laboureront le visage, comme j'ai labouré tout à l'heure le visage de ce caporal contre lequel j'ai buté dans la neige... »

Je veux chasser ces imaginations macabres, mais ma pensée fiévreuse n'a pas la force de s'abstraire, elle roule dans le même cercle, infatigablement.

Des attendrissements, parfois. Je me sens un grand besoin de caresses. Je

songe qu'il serait doux de m'agenouiller devant une femme aimée et de sangloter dans ses mains comme un petit enfant.

Puis j'imagine que ma petite Solange est venue voir son papa et qu'elle me regarde, du fond de la tranchée, étonnée du vacarme, inconsciente du danger...

Et vivement je la prends dans mes bras et je l'emporte.

Où l'emporteras-tu, pauvre fou, et quelle retraite assez profonde pour vous protéger des obus ?...

De temps en temps, je vais rendre visite à l'adjudant Durassié qui commande la section voisine de la mienne.

Est-il autant que moi déprimé ? J'essaie de lire dans son âme...

— Regarde-le, celui-là, me dit-il, en me montrant un épervier qui vole au-dessus de nous, indifférent aux obus qui passent. Est-ce que tu ne crois pas qu'il est *dingo ?*

Ces paroles s'accompagnent d'un sourire épanoui. Il peut sourire, lui, et cela déjà lui est sur moi une supériorité. Mais il a beau se maîtriser ; il ne peut me cacher le pli douloureux de sa bouche et la fièvre qui brûle ses paupières jaunies...

Parfois des colères saisissent les hommes, à demeurer ainsi dans l'inaction, et dans l'incertitude.

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent donc, ces cochons-là,à tirer pendant des heures? Qu'ils sortent de leurs trous s'ils ne sont pas des lâches ? Qu'ils viennent se battre avec nous !

Oh oui, qu'ils viennent, et que cesse cette canonnade affolée ! qu'ils viennent, même à dix contre un ; nous acceptons le combat, nous l'acceptons avec joie, et nous sentons, tant est forte notre rage, que de ce combat nous sortirons vainqueurs.

Au-dessus de nous, à deux cents mètres, trois cents mètres au plus,des avions ennemis passent et repassent, observent le terrain tout à leur aise.

Mais « nous faisons les morts », couchés pèle-mêle au fond de la tranchée, par-dessus les morts véritables, les bras étendus, la bouche ouverte, afin de donner aux observateurs l'illusion que tous les défenseurs du village sont tués et que toutes nos défenses ne sont plus qu'un vaste cimetière...

— Et nos aviateurs à nous où sont-ils ?

— Et notre artillerie, qu'est-ce qu'elle fait ?

Mais nul avion français ne paraît à l'horizon. Et si nos canons tirent, leurs éclatements se perdent dans le tumulte de l'artillerie ennemie...

Nous avons l'impression nette d'être seuls, abandonnés du reste de l'armée, holocaustes choisis pour le salut de Verdun.

Et nous savons, de toute certitude, que le village de Douaumont sera notre tombeau...

Et contre cet ouragan, contre cette avalanche, des poitrines d'hommes se dressent, de moins en moins nombreuses, de plus en plus droites et résolues.

CHAPITRE VII

DANS LA PLAINE NUE

Le premier bataillon qui nous avait suivis à courte distance, lorsque nous avions pris, à droite de Fleury, le dispositif de la marche d'approche, avait reçu mission de s'établir en avant du village de Douaumont.

Le petit jour commençait à naître quand le Bataillon parvint aux réseaux qui défendaient la lisière du bois d'Haudremont. Les Boches établis dans le bois opposèrent une résistance vigoureuse. Il y eut des combats singuliers, des corps à corps. Le soldat Barrière de la 3e Compagnie s'élança en tête de ses camarades et commanda: « En avant ! à la baïonnette ! » L'ennemi fléchit puis revint plus nombreux.

Force fut de remettre l'attaque à plus tard. Le bataillon prit des positions en avant du bois.

Des positions ? terme un peu inexact

peut-être, car les hommes ne disposaient que de la terre plate. Quelques abris d'artilleurs, çà et là, mais aucun ouvrage, aucune tranchée.

Tout près de la lisière, trois de nos 90 sont demeurés, abandonnés. Un caisson de 75 est là également, « attelé d'un cheval mort » selon l'expression pittoresque d'un soldat.

Ce ne sont pas les seules pièces abandonnées.

Un peu plus à droite, en arrière du bataillon de chasseurs qui prolonge la ligne vers le fort de Douaumont, se trouve notamment un 155 tout chargé : il n'y a plus qu'à faire partir le coup. Le commandant de chasseurs se charge lui-même de la besogne.

Autour des pièces et des abris, de nombreux étuis de 75 et des caisses à obus. De ces étuis et de ces caisses, les hommes se servent pour dresser un parapet. Derrière cet abri improvisé, ils se hâtent, avec leurs outils portatifs, pour amorcer une tranchée.

Mais le sol, durci par la gelée, ne veut pas se laisser entamer. D'ailleurs notre

activité n'est pas demeurée inaperçue de l'ennemi. Une forte reconnaissance qui s'est glissée hors du bois, ouvre le feu sur les caisses. Nous ripostons, mais bientôt les mitrailleuses renforcent l'attaque ennemie : la lutte devient impossible et nos hommes doivent se coller au sol pour éviter les balles qui sifflent à ras de terre.

Le vent augmente. Des flocons de neige tourbillonnent. Le froid glace le sang des hommes étendus là, sans mouvement, et, sous peine de les voir périr de froid, force est d'organiser parmi eux des relèves.

Un par un, en se traînant sur le ventre, ils vont des abris à l'ouvrage et de l'ouvrage aux abris.

Combien demeurent en route ?...

L'attaque se produit vers 4 heures en plusieurs vagues, rapprochées et furieuses, jaillies du bois d'Haudremont.

Crêtes et vallons grouillent de Boches lancés au pas de charge. Fondu par le tir de l'artillerie, criblé par les mitrailleuses, menacé d'encerclement, notre premier bataillon se replie à une centaine de mètres en arrière, dans un élément de tranchée en forme de fer à cheval.

C'est là qu'il organise sa résistance, c'est là qu'il va tenir jusqu'à la limite des forces humaines, jusqu'à l'épuisement de ses cartouches, jusqu'aux corps à corps à un contre dix.

Les chasseurs placés à droite subissent des pertes énormes et doivent se replier.

Le 1er bataillon reste seul.

Les Boches auront cependant, sur ce coin du champ de bataille, le dernier mot ; mais ils diront un jour, s'ils l'osent, le nombre de leurs morts, et de quel prix fut payée leur avance.

Un hommage spécial au chef du 1er Bataillon, le commandant O .

Il avait pris un fusil et, entouré d'une dizaine d'hommes, il faisait le coup de feu comme un simple soldat. Jusqu'à la fin, il continua de tirer et de donner des ordres, et quand le groupe disparut, submergé par la marée des assaillants, ce fut le fusil du commandant qu'un blessé vit se lever, le dernier, contre une poitrine ennemie.

Cependant l'invasion entoure de tous côtés le premier bataillon. Les deux autres bataillons déciment bien l'ennemi par-dessus la tête de leurs camarades, mais ce

secours est trop éloigné. La retraite s'impose.

Par quel miracle, tous les hommes ainsi submergés dans la plaine nue, ne sont-ils pas tués ou faits prisonniers ? Comment un si grand nombre réussit-il à regagner nos lignes ?...

Mais qui jamais a mesuré le pouvoir de la volonté ? et qui jamais put dire à l'héroïsme :

« Tu n'iras pas plus loin !... »

CHAPITRE VIII

PREMIERS ASSAUTS

L'angle occupé par mon peloton, face au fort de Douaumont se trouve, au début de l'action, en dehors du champ de bataille. Mais je ne suis pas depuis cinq minutes au milieu de mes hommes, uniquement occupé à écouter et à attendre que mon inaction me devient intolérable.

« On se bat à côté de moi et je n'y suis pas ».

Cette réflexion n'a pas plus tôt pris corps en mon esprit que j'abandonne ma section, et passant par les abris pour aller plus vite, je me précipite à gauche au milieu des hommes du premier peloton.

Pourtant, cette nuit, et le long de cette longue journée, j'ai connu les affres habituelles à la pensée du combat que je sentais venir. J'ai vécu en imagination toutes les horreurs de ce combat : j'ai été blessé, mon sang a coulé par vingt blessures, la

fièvre a torturé ma gorge, j'ai senti ma vie s'en aller sans qu'un visage ami se penche vers mon visage ; mes cris de désespoir n'ont attiré que les corbeaux...

Et je m'étais demandé pour la vingtième, pour la cinquantième fois :

— Ne serais-je pas un lâche ? Ma peur ne transparait-elle pas derrière les vitres de mes yeux, comme ces visages décharnés que l'on voit parfois, en passant, aux rideaux soulevés d'une fenêtre ?...

Et j'avais regardé ceux qui m'entouraient ; mes soldats, mes gradés, mes camarades, et n'ayant remarqué chez aucun d'eux ces regards de bête traquée que je devinais en moi, j'avais tiré de ma détresse une détresse plus grande encore, j'avais mis en doute ces actions passées où je ne m'étais montré inférieur à nul autre, et je m'étais imaginé entendre, après l'affaire, sur toutes les lèvres, la sentence méprisante, la plus déshonorante pour un soldat :

— Péricard ? un froussard !...

Mais non. Cette fois, comme les autres, il aura suffi de l'appel aux armes pour dissiper d'un seul coup de vent le cauche-

mar. Chez moi le cœur est solide, le bras ferme et l'œil clair.

Mais mon imagination embarrasse, en ses plis trop amples, le corps qu'elle habille et lui enlève l'aisance de son allure.

Me voici, dis-je, avec le premier peloton. Il y a quelques instants d'indécision très pénibles. Devant nous, amis et ennemis sont mêlés. Tout notre sang-froid est nécessaire. Je n'autorise à se servir de leur fusil que les tireurs les plus éprouvés.

Nous nous sommes établis dans un élément de tranchée à demi-comblé par les obus. Quand nous nous tenons debout, notre buste entier dépasse le parapet. Il faut, pour diminuer les risques, ou se mettre à genoux ou s'allonger le long des éboulis.

Pourtant il est un des hommes là présents, Chaubier, qui semble tout à fait ignorer le péril.

Quand je me suis précipité dans la tranchée démolie, il était déjà en place, et il tirait, tirait, sans regarder si d'autres venaient le soutenir.

Pendant toute l'attaque il demeurera

au premier rang, magnifique exemple d'audace et de sang-froid...

Quelques jours après — ceci est une parenthèse mais que je ne puis m'empêcher d'ouvrir, tant elle est caractéristique de la stupidité et de la malice humaines — quelques jours après, dis-je, le régiment étant au repos, le capitaine d'E. M. Henry Bordeaux vint rendre visite au colonel et lui remit une belle montre « pour le soldat le plus brave et le plus digne d'estime ».

Des noms furent demandés aux compagnies. Je proposai Chaubier et ce fut lui qu'élut le colonel.

Chaubier prit la montre, mais craignant de la casser, un peu gêné de se voir dans les mains une pareille merveille, il s'empressa de l'envoyer à sa mère.

Or, quelques mois après, Chaubier vint me trouver :

— Mon lieutenant, est-ce que vous voudriez écrire au maire de chez nous pour lui dire que la montre est bien à moi et que je ne l'ai pas volée ? On dit partout dans le village que je l'ai ramassée sur un mort !...

CHAPITRE IX

ANXIÉTÉS

Nous voilà donc à genoux ou couchés dans la tranchée démolie, guettant de notre mieux l'ennemi, baissant le nez le plus possible pour éviter les projectiles.

A ce moment, un voix derrière nous :

— A la bonne heure, les gars ! tirez, les petits gars ! hardi !

Nous nous retournons. Le commandant C est au-dessus de nous, tout droit dressé sur le parapet et c'est lui qui nous interpelle, sa main pointée vers l'ennemi, dans un geste superbe.

Cette vue agit sur nos circonspections et sur nos prudences comme un coup d'ouragan sur une poignée de feuilles mortes. L'aspirant Debard saute sur le parapet à son tour ; d'autres l'imitent ; ceux qui étaient à genoux ou couchés se relèvent et montent sur les talus pour tirer mieux à leur aise...

Jusqu'à la tombée du jour, on conti-

nuera, de ce coin élevé, à massacrer des Boches à découvert, sans souci des projectiles.

La force de l'exemple...

Les hommes se grisent de l'odeur de la poudre. Ils se montrent des cibles, rivalisent d'adresse et de lazzis. Qui sait combien de Boches sont tombés ce soir-là sous leurs balles ?

A un moment même, des silhouettes de cavaliers se profilent sur une crête adverse. S'imaginent-ils, les Boches, que le terrain est libre et qu'ils vont pouvoir charger jusqu'à Verdun ?

Un feu nourri leur enlève les illusions qu'ils ont pu avoir à cet égard.

Un peu avant la tombée du jour un caporal vient me chercher de la part du capitaine Blanchot : il se passe paraît-il, des événements singuliers, sur le front du deuxième peloton...

Je m'engage dans le boyau qui doit me mener au capitaine. Je vais me baisser pour passer sous un portique quand je me rappelle que j'ai oublié de faire à l'aspirant Debard certaines recommandations. Je retourne en arrière.

Juste à ce moment, un obus arrive, défonce le portique, tue ou blesse les hommes qui se tenaient dessous...

Sans ce scrupule de la dernière seconde, je partageais leur sort...

Après avoir pris les instructions du capitaine, je me rends dans la tranchée où se trouvent les troisième et quatrième sections, face aux redoutes. La situation est confuse. Je tiens avec l'adjudant Durassié et le sergent Larpent un petit conseil de guerre.

On nous a prévenus que les Boches avancent, que les zouaves sont débordés. Par derrière le repli de terrain qui domine le fort, nous voyons l'avance méthodique des fusées ennemies lancées en repère pour l'artillerie.

Puis le bruit court qui nous serre le cœur : le fort est au Boches !

Pourtant, ô surprise, ce sont des zouaves qui s'affairent sous nos yeux autour des fortifications. Serions-nous dupes de l'obscurité qui commence ?

Des yeux et des jumelles nous regardons, indécis. Toute notre conviction crie : « Ce sont des Boches ! Ils sont venus de

par là, de l'ennemi ; les fusées qui les précèdent ce sont des fusées allemandes ; il faut tirer sur eux, tirer, tirer, pendant qu'ils se présentent sous notre feu, bien en vue... »

Avec une angoisse qui étrangle les paroles au passage, je commande :

— Feu par salves !...

De son côté, le capitaine Delarue démusèle ses mitrailleuses.

Et une ligne entière d'hommes s'abat sur les pentes du fort.

Mais cet ordre n'est pas plutôt donné que nous crions l'ordre contraire :

— Cessez le feu !

C'est que ceux qui sont devant nous ont agité les bras avec frénésie, crié des appels...

Alors, quoi ? Nous sommes-nous trompés ? Avons-nous tiré sur les nôtres !

Le remords me pétrit le cœur.

Le capitaine Delarue ne comprend pas mes scrupules. Pour lui aucune doute possible : nous avons devant nous des Boches. Ses mitrailleuses continuent la fusillade.

Je le supplie d'arrêter son feu. L'émo-

tion m'étrangle. Mes yeux sont pleins de larmes.

Le capitaine se laisse enfin convaincre. Mais qui a raison de nous deux ? Je n'en sais rien moi-même.

CHAPITRE X

L'ADJUDANT DURASSIÉ

Soudain, de la tranchée, l'adjudant Durassié bondit. Méprisant les balles, il s'avance seul, à demi-distance du fort, puis, la jumelle aux yeux, regarde.

Il revient :

— Ce sont bien des zouaves ; il n'y a pas d'erreur : chéchias et vestes courtes, l'uniforme est complet.

Parbleu !

Donc j'ai commandé le feu sur des soldats français ! Ceux qui gisent là-bas, c'est moi leur assassin !

Je me sens envahi par une immense détresse.

Je sors de la tranchée et me précipite dans le village. La cigarette aux lèvres, et sur le visage ce demi-sourire qui ne le quitte jamais, le capitaine Ferrère, adjoint au colonel, se promène au milieu des éclats d'obus et des m aisons qui s'écroulent.

Je lui rends compte de la situation.

— Mais non, me répond-il, le fort est bien aux Boches. Votre adjudant a mal vu.

Alors ? Alors ?...

Je reviens avec mes hommes. Là-bas, sur les talus du fort, le grouillement augmente.

Le capitaine Delarue qui sans doute a reçu lui aussi des renseignements semblables, a rendu la liberté à ses mitrailleuses. De mon côté je fais recommencer le feu.

Et de nouveau, sur le fort, les bras sont agités, des fanions sont brandis ; on nous crie des paroles que nous ne comprenons pas mais qui nous semblent des injures :

— Misérables ! Bandits ! Traitres !...

Cette incertitude est pire que la mort. L'adjudant Durassié sort de nouveau de la tranchée.

Dans son impatience héroïque de découvrir la vérité, il n'attend pas même que tous nos fusils se soient tus.

Il s'avance cette fois jusqu'au réseau de fils qui borde le fort, parcourant, seul entres les deux lignes, les quelques centaines de mètres qui nous séparent de la ligne douteuse. De l'autre côté du réseau un homme se tient, habillé en zouave, mais

qui, avec un accent qui ne peut tromper, lui dit :

— Posse fussil ! (Pose ton fusil).

Durassié est fixé. Il saute dans un trou d'obus, s'aplatit et agite les bras au-dessus de lui. Nous comprenons ce geste. Quelques balles bien ajustées démolissent le Boche et l'adjudant réussit à regagner nos lignes en rampant.

Des tireurs choisis sont désignés. Les zouaves de Bochie doivent se résigner à ne plus montrer leur museau au-dessus du fort.

Donc, ces Brandebourgeois superbes, dont les communiqués allemands ne savent comment glorifier l'héroïsme, n'ont dû leur victoire qu'à la trahison !

Il leur a fallu,pour endormir notre vigilance et triompher de nous, voler nos uniformes.

C'est eux que le Kaiser, dans une harangue enflammée proclame : piliers de l'empire, héros inégalables, orgueil de leur empereur !

Tu peux triompher, Guillaume ; ce triomphe est digne de toi et de ceux que tu commandes !

CHAPITRE XI

TENIR...

L'obscurité met un terme aux attaques des Boches mais rend la liberté à leurs canons. Ceux-ci se mettent à tirer sur Douaumont et les alentours avec un rage qui s'exaspère, semble-t-il, de minute en minute. A chaque heure, l'aspect du village se modifie. C'est d'abord une masse sombre, puis de cette masse des pans dentelés émergent, des cheminées se dressent qui tiennent — par quel miracle d'équilibre ! Des chevrons calcinés pointent qui semblent des bras décharnés levés vers le ciel.

Des tirailleurs marocains renforcent la gauche du 3e bataillon. Plusieurs de leurs officiers ont pris part aux attaques de Champagne. A nos interrogations, ils répondent que le bombardement, en Champagne, n'était que de la plaisanterie auprès du bombardement actuel.

De ces paroles vient aux hommes une

fierté naïve ; de l'un à l'autre, la nouvelle court :

— Tu sais, en Champagne, c'était que de la petite bière à côté ; ils l'ont dit, les tirailleurs !

Mais nous n'avons pas besoin de ces encouragements pour exalter nos courages.

L'insuccès des premiers assauts ennemis a raffermi les cœurs et ramené la confiance.

De la brigade, l'ordre nous est venu : « Vous devez tenir coûte que coûte, ne reculer à aucun prix et vous faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de céder un pouce de terrain. »

— Comme ça, disent les hommes, on est fixé.

La volonté des chefs est entrée dans l'âme des soldats et a volatilisé tout sentiment humain. Le tumulte infernal qui sature nos oreilles, la pensée de la mort qui, à droite, à gauche, tout autour de nous, becquète goulûment les proies, nous empêchent de regarder en arrière, nous laissent juste l'attention suffisante à la tâche prescrite : tenir.

Cette préoccupation : tenir, est devenue une obsession.

Chaque consigne passée se termine d'une manière uniforme : « Et puis, il faut tenir ! »

Je ne puis aller une seule fois aux ordres près du commandant de la compagnie, sans qu'il me répète :

— Péricard, n'oubliez pas les ordres. Même si je suis tué, même si la situation vous semble désespérée, il faut tenir !

Et, c'est ce mot encore que, machinalement, sur le passage des brancards ensanglantés, les bouches murmurent :

— Tenir !

Cette résolution farouche empêche le sang de se glacer dans les veines, permet de regarder en face les obus.

Une fois de plus, l'aventure montrera qu'ils sont invincibles, les hommes qui ont fait le sacrifice de leur vie.

A voir les visages graves, je crois de mon devoir de plaisanter, comme j'en ai l'habitude, quand je veux chasser des fronts quelque pli de mauvais augure.

Je me force à sourire :

— Eh bien ! les enfants, leur dis-je, on rigole ?

Mais, aucun sourire ne répond au mien. J'ai fait fausse route : je le comprends trop tard. La situation, les hommes la connaissent tout comme moi, et s'ils sont bien décidés à accomplir leur devoir jusqu'au bout, ce sera du moins sans essayer de se leurrer eux-mêmes.

Et les obus tombent, tombent, giboulée infernale dont chaque goutte est un obus.

CHAPITRE XII

DEUXIÈME NUIT

C'est la deuxième nuit que nous allons passer sans sommeil. En même temps que l'obscurité, le froid tombe. Nos pieds sont des blocs de glace.

J'ai pris dans la musette d'un mort une paire de chaussettes et je songe avec délices combien cela va être bon, combien cela va être doux, de quitter mes chaussettes mouillées et raidies pour les remplacer par les chaudes chaussettes de laine que je tiens là dans ma poche comme un trésor...

Mais, comment se risquer à enlever ses souliers avec la perpétuelle menace d'une attaque ? La nuit passera et le jour d'après, et je quitterai Douaumont avec mes chaussettes mouillées.

Aux fatigues de la garde, à la tension nerveuse produite par le tumulte effroyable, s'ajoutent bientôt les souffrances de la soif : un obus a brisé, dans l'après-midi, la

fontaine qui alimentait ce côté du village, et les bidons sont vides.

Je feins de fermer les yeux quand l'un ou l'autre de mes hommes, n'y pouvant plus tenir, s'en va rôder dans le village, scrutant les auges, interrogeant les éviers des maisons éventrées, cela sous l'éclatement des obus, parmi l'averse des pierres et des tuiles.

Tel, pour apaiser sa soif, a dépensé plus d'efforts, a couru plus de périls, a bravé plus de fois la mort que tel autre dont le nom s'offre à l'admiration des foules, auréolé d'héroïsme.

Heureusement, la neige se met à tomber. Toute la nuit, nous calmerons notre fièvre avec de la neige.

Nous avions pour la compagnie deux abris blindés. Le docteur Soubies, dont les deux postes de secours établis dans les maisons du village ont été, l'un après l'autre, démolis, vient nous demander l'hospitalité. Les hommes laissent la place aux blessés et s'en vont dehors, sous la neige et sous la bise, qui passent en rafales. La plupart demeurent debout et tiennent compagnie aux guetteurs.

Quelques-uns, cependant, à bout de forces, s'assoient dans la tranchée tapissée de boue et y dorment d'un sommeil lourd, la toile de tente rabattue par dessus la tête. Les camarades passent, et des brancardiers, et les gradés de quart, heurtant les dormeurs, meurtrissant leurs jambes, sans que les dormeurs s'en aperçoivent.

Je ne sais qui en passant nous raconte une histoire qui réussit à amener sur nos lèvres un sourire.

Une compagnie du premier bataillon, qui ignorait la prise du fort, avait envoyé une patrouille pour se mettre en liaison avec la garnison.

La patrouille arrive au réseau qui entoure le fort, tâtonne dans l'obscurité, cherche un passage...

De l'autre côté, les Boches, toujours déguisés en zouaves, l'appellent, l'encouragent, dans l'espoir évidemment de la faire prisonnière.

La patrouille cherche encore, puis, brusquement, le caporal, fatigué de ses vains efforts, fait demi-tour avec ses hommes et revient à sa compagnie :

— Mon lieutenant, dit-il à l'officier

qui l'avait envoyé, je n'ai pas pu entrer dans le fort mais je suis en liaison avec la garnison...

Il était en liaison avec les Boches !

Les tranchées s'effondrent. Les cadavres s'entassent. Le sol bout comme l'eau d'une chaudière. Le ciel se disloque...

CHAPITRE XIII

LA NUIT SE TRAINE

Je pense à profiter de l'obscurité pour faire enterrer le corps de l'adjudant Pinceton, de la 9e Compagnie, tué près de nous la veille ; mais le sol, pétrifié par le froid, résiste à nos outils portatifs, comme un bloc de granit.

Pinceton venait de ma compagnie ; c'est là qu'il avait fait presque toute sa campagne. Il avait laissé parmi nous le souvenir d'un soldat brave, un peu téméraire. Il suffisait de lui parler d'un danger proche pour qu'aussitôt il dise : « Si j'allais voir ça ? »

Sa même témérité fut cause de sa mort.

La veille, je passe dans notre tranchée. J'entends du bruit au-dessus de ma tête ; sur le parados, l'adjudant se dresse; il s'est accoudé à une levée de terre et il examine avec sa jumelle, les redoutes de Douaumont, victime désignée à la première balle ennemie.

Je prends ma voix cassante, cette voix qui me sert à dissimuler une émotion trop vive.

— Votre place n'est pas ici, lui dis-je ; mais à notre droite, avec votre compagnie.

Et comme il me regarde, étonné de ce ton inhabituel, je poursuis :

— Je vous dis de regagner votre poste ; il est moins en vue, peut-être, mais plus utile.

Pinceton me jette un dernier regard, un peu triste puis, sans dire un mot, il s'éloigne.

Une heure après, je repasse au même endroit. Des corps sont étendus sur le parados. Je m'informe.

— Oui, me dit un de mes caporaux, Ageorges, un obus vient de tomber là dans un groupe. Il y avait l'adjudant Pinceton qui regardait vers le fort et d'autres hommes qui couraient derrière lui. L'adjudant est tué, un autre également et il y a, en plus, trois blessés.

Donc il est revenu ! Malgré les obus, il a voulu savoir ce que cachait le mystère du fort.

Cependant, les blessés râlent. Je fais avertir les brancardiers. Ceux-ci arrivent ; ils contemplent la pluie des obus, ils me regardent...

Je comprends leur interrogation muette. Insister serait les envoyer à une mort presque certaine. Je n'insiste pas.

Mais la plainte des blessés devient de plus en plus lamentable. Un de mes hommes, Réaume, s'écrie :

— Je ne peux pas laisser les camarades comme ça. Je vais les relever.

Il pose son fusil contre la banquette, saute par dessus le parados, prend un des blessés dans ses bras robustes et le porte au poste de secours. Il recommence pour le deuxième, puis pour le troisième. Et il revient parmi nous sain et sauf.

De temps en temps, j'entre au poste de secours. Les blessés geignent, à chaque heure plus nombreux. Au milieu d'eux, le docteur Soubies se prodigue, toujours aussi calme et aussi distingué... Docteur, je vous devrai une des visions les plus étranges de cette étrange histoire : celle d'un Parisien maintenant les grâces souriantes et la politesse exquise de la capi-

tale parmi le plus effroyable des cataclysmes.

L'aumônier du régiment, l'abbé Bedu, qui s'est porté au fort de la rafale, est assis là, son chapelet entre les mains.

— Que signifie ce bombardement, me demande-t-il, et quelle surprise nous ménagent demain les Boches ?

Puis, à voix basse :

— *Timeo diem venientem.*

Oui, beaucoup sont ici vivants qui, demain... Et moi-même, peut-être ?... Ne devrais-je pas envoyer à ceux que j'aime un dernier adieu ?

Mais cette pensée, je la chasse comme une faiblesse. Si je tombe, il se trouvera bien quelqu'un pour écrire aux miens : « Votre fils, votre frère est mort à Douaumont. » Cela suffira.

Et contre cet ouragan, contre cette avalanche, des poitrines d'hommes se dressent, de moins en moins nombreuses, de plus en plus droites et résolues...

CHAPITRE XIV

LE COLONEL DE B...

A de nombreuses reprises, au cours de ces souvenirs, est revenu sous ma plume le nom de notre Colonel. J'aurais dû le présenter plus tôt, peut-être, mais j'ai tenu à dresser sa statue au-dessus de ce Douaumont qu'il a si superbement défendu, parmi ces ruines fumantes, ces obus crépitants, ces blessés, ces morts, au milieu desquels il promenait son visage impassible et sa volonté surhumaine (1).

Ce fut à peine guéri d'une blessure reçue presque au début de la campagne que le colonel de B vint, en Décembre 1914, commander le 95e.

Nous ne connûmes de lui, pendant plusieurs mois, que la sévérité.

J'ai dit ailleurs l'état d'esprit du régi-

(1) Le colonel de B... a quitté le 95e en septembre 1916, appelé au commandement d'une brigade. Il n'est plus, depuis six mois, mon colonel. Ceci afin qu'on n'accuse de flatterie ni la dédicace de ce livre, ni le chapitre ci-dessus.

ment au long du premier hiver de la campagne.

Des affaires malheureuses que soldait (CENSURÉ) ; un ciel inclément qui faisait succéder les gelées aux pluies torrentielles et la neige aux brouillards : en fallait-il davantage pour semer , le découragement, la lassitude ?

Contre cet état d'esprit il fallait réagir.

Le Colonel réagit.

Tout homme, tout gradé, sut qu'il devait donner, sous les peines les plus graves, le plein de son effort. Nulle défaillance ne fut tolérée.

Les dents, grinçantes tout d'abord, s'accoutumèrent peu à peu à l'acidité du fruit nouveau. Les hommes ne détestent pas d'être menés en laisse : ils demandent seulement à leurs gardiens la justice et l'humanité.

La justice, nous l'eûmes dès le premier jour. Elle s'exerça de deux façons : par une égale et scrupuleuse répartition des sanctions et des récompenses ; par la part que prit notre chef à nos fatigues et à nos dangers.

A peine étions-nous installés dans un secteur qu'il venait nous rendre visite. De son petit pas égal, il parcourait les tranchées en long et en large. De sa grosse voix placide, il conseillait, gourmandait, encourageait.

Les jours d'attaque, dès que la situation devenait périlleuse ou simplement confuse, on le voyait apparaître. Toujours calme, toujours maître de lui, il s'informait, donnait des ordres et repartait, laissant derrière lui un sillon de quiétude et de sécurité.

Quant à son humanité, s'il ne la découvrit pas dès l'abord, elle ne s'en manifesta qu'avec plus d'éclat par la suite.

Quand il eût pansé les blessures de son régiment, quand sa sévérité n'eut plus de raison d'être, il permit à son grand cœur de s'étaler tout grand. Une douceur, inconnue jusqu'alors, illumina ses yeux et transfigura son visage. Avec quelle émotion, avec quelle tendresse il parlait de « ses gars » ! Il trouvait, pour s'adresser à eux, des intonations qu'on n'eût jamais attendues de sa voix puissante, faite pour commander à la tempête.

« Les gars » qui déjà l'admiraient pour sa bravoure, apprirent à l'aimer pour sa paternité. Entre eux, familièrement, ils l'appelaient de son prénom : Jean.

— *Jean* va être content... *Jean* va rouspèter... Regarde ce paquet de tabac que *Jean* m'a donné... *Jean* m'a engueulé, mais il m'a foutu une pipe dans les pattes...

Les plus beaux saluts que j'ai vu faire à un chef, c'étaient les saluts des hommes du 95e à leur Colonel : quelle attitude martiale ! Quels yeux confiants et fiers. :

— Vous savez, mon Colonel, disaient ces yeux, nous sommes bien contents de vous voir !

A Douaumont, les mêmes qualités se manifestèrent et s'exaltèrent. Son courage, grandi par le danger, devint de l'héroïsme. Renforcées par la confiance qu'il avait dans ses hommes, sa magnifique intelligence et son expérience de la guerre le firent planer au-dessus d'une tâche qui eût, à beaucoup d'autres, paru inaccessible.

Au plus fort du bombardement il sor-

tait de sa cave et parcourait les lignes. Pour réconforter les combattants ? Oh non ! il savait bien que nul réconfort n'était nécessaire, que le sacrifice total était prononcé par chacun d'eux. Il s'en venait les voir, tout simplement, comme on va voir des amis très chers à qui vous unit une affection cimentée par le sang et par le feu.

Cette confiance mutuelle, de quels prodiges n'est-elle pas capable, quand le premier article de la foi est, chez les hommes la science et la volonté du chef, chez le chef le courage et la volonté des hommes !...

Et pourtant, à quelle rude épreuve fut, d'un côté comme de l'autre, soumise cette confiance pendant la bataille de Douaumont alors que toutes les digues dressées contre le flot de l'invasion cédaient les unes après les autres !

Ce fut par un commandant de chasseurs à pied que le Colonel apprit la perte du fort de Douaumont.

— Puis-je vous demander, mon Colonel, ce que vous comptez faire ? s'enquit le Commandant.

— Quoi qu'il arrive, je n'abandonnerai pas Douaumont.

— Je vous ferai remarquer, insista le commandant, que le 95e, découvert à droite, va être cerné...

— Nous verrons bien !

A ce dialogue je n'étais pas présent mais j'imagine ce que durent être l'accent et le regard du Colonel quand il s'écria : « Nous verrons bien ! », et je reconstitue sa pensée :

« Cernés nous autres ! Nous, dont toutes les volontés agglomérées ne forment qu'un seul granit exaspéré ! Mais ne voyez-vous pas que nous sommes de force à briser dix armées allemandes ! »

Ainsi, arcbouté de ses larges épaules contre le mur croulant de Verdun, notre Colonel supportait l'effort entier de la défense. Et nous, quand parfois nous retournions la tête, nous voyions, même au profond de la nuit, ses yeux qui nous regardaient, et nous entendions sa voix qui, dominant le tonnerre des obus, nous disait :

— Ne craignez rien, les gars, je suis là !

CHAPITRE XV

EN RECONNAISSANCE

26 février.

Les premières heures de l'aube éclairent la désolation du village. Il n'y a plus un toit debout. L'église est effondrée. Seul le clocher se dresse, invulnérable.

Le village entier n'est qu'un amoncellement de pierres, de moellons, de tuiles, de poutres, de meubles, de paille, de foin, de gravats, pâtée monstrueuse que le canon boche a jetée en proie à notre haine.

Or, comme je contemple le spectacle de ce qui fut, il y a quelques jours encore, un paisible village de France, soudain, d'un amas de décombres, s'élève le chant d'une horloge !

Ignorante du cataclysme, indifférente et tranquille, l'horloge sonne ses sept ou huit coups puis, — je n'entends pas, mais je devine, — continue de battre.

Au petit matin je vais en reconnais-

sance sur notre droite. C'est là qu'ont été rassemblés, face aux redoutes, avec une fraction de la 9e Compagnie, les restes du 1er Bataillon.

Je croise le lieutenant Paquet, assis dans une tranchée que les obus prennent en enfilade. Il se caresse la barbe d'un geste familier. Nous échangeons en passant des plaisanteries destinées à la galerie, mais que démentent nos sourcils nerveux.

Voici au détour d'un boyau le lieutenant Delas, un de ces instituteurs soldats à la bravoure légendaire, que tant de Français méconnurent avant la guerre, à commencer par eux-mêmes. Delas est un vieux camarade. Nous avons été sergents ensemble à la 6e Compagnie, au début de la guerre de taupes. Nous échangeons une poignée de main fraternelle.

Encore un boyau et me voici dans la cagna du capitaine Daval qui commande maintenant le 1er Bataillon.

Je prends des consignes, puis je reviens m'établir avec une fraction de ma section, en liaison entre les deux bataillons.

A peine sommes-nous installés qu'un

obus arrive, en pleine tranchée, éclate entre mon voisin de gauche et moi et nous couvre tous les deux de terre et de cailloux.

Un cri d'épouvante : on nous croit déchiquetés l'un et l'autre.

Mais nous nous relevons d'un même mouvement et nous secouons notre manteau de poudre : nous n'avons pas même une égratignure !

« *Pas un cheveu ne tombera de votre tête sans ma permission...* »

Je reviens dans le village.

Quelques hommes de la 10e Compagnie passent, conduisant au colonel un prisonnier abominablement ivre. Le Boche a l'ivresse joyeuse. Un rire perpétuel secoue son visage de brute.

Un homme montre un énorme couteau qu'il a trouvé sur le prisonnier ; la lame est rougeâtre et poisseuse.

— Il a dû manger des confitures, le gourmand ! dit quelqu'un.

— Des confitures ? fait un autre qui a regardé la lame de plus près, je crois plutôt que c'est du sang !

Ces mots jettent un froid. Le prison-

nier reçoit des regards sans bienveillance :

— Hé ! tête d'Alboche ! tu as dû assassiner l'un des nôtres, avoue-le !

— Ya ! ya ! répond le prisonnier en éclatant de rire.

Les cadavres d'hommes et de chevaux encombrent les rues. Aux victimes de la nuit s'ajoutent sans cesse des victimes nouvelles.

Comment trouver des mots pour décrire la rage qui s'est emparée de l'artillerie ennemie ? Mille pièces démuselées hurlent à pleine gueule ! C'est un tir de destruction destiné à pulvériser toutes les défenses du village et tous ses défenseurs, le tir qui précède les ruées en masses compactes.

Dans le tumulte épouvantable, les paroles ne vont pas plus loin que la bouche qui les a prononcées ; les corps, ballottés sans relâche par les convulsions du sol, sont agités de soubresauts nerveux.

Des abris s'effondrent, ensevelissant des sections entières. Deux chambres, emplies de blessés, disparaissent dans un ouragan de pierres, et les malheureux trouvent là un tombe vivante !

Et contre cet ouragan, contre cette

CHAPITRE XIX

DERNIERS ASSAUTS

L'attaque, manquée à droite, reprend bientôt vers la gauche.

Les tirailleurs marocains, couchés dans la plaine, sans abri d'aucune sorte, sont surpris par l'arrivée subite des Boches et submergés par leurs flots sans cesse renouvelés. Une mêlée s'engage ; les Boches se servent de leurs grenades à bout portant ; presque tous les officiers de tirailleurs sont tués et leurs hommes fléchissent.

Quelques-uns même esquissent un mouvement de retraite.

Le capitaine Ferrère et le commandant C se précipitent.

Le capitaine Ferrère, qui est colon au Maroc, harangue les tirailleurs :

— Ne savez-vous pas qu'Allah n'aime pas les lâches ! s'écrie-t-il.

Les tirailleurs regardent avec stupéfac-

tion ce Français qui parle leur langue et font de nouveau face à l'ennemi. Le commandant C se met à leur tête, lève sa canne comme une épée et commande : « En avant ! »

A ce moment passe sur la ligne entière un grand souffle d'héroïsme. Les hommes du 95e sortent de leurs tranchées pour tirer plus à l'aise. Ceux qui se trouvent près des tirailleurs courent se mêler à leurs rangs et chargent avec eux. Le clairon Bruneau, de la 9e Compagnie, saute sur le parapet et, droit dressé dans l'averse des balles, sonne, aux camarades qui s'élancent, une charge endiablée. Une balle le frappe au front et l'étend raide mort.

Encore un de tes enfants, vieux clairon de Déroulède ! (1).

Une autre balle blesse à l'épaule, de façon grave, le commandant C
Mais l'élan est donné.

Les Boches commencent à lâcher pied.

Le feu nourri des nôtres active leur dé-

(1) Le soldat Bruneau était originaire de Bourges. Il appartenait à la classe 15 et il était marié.

confiture. Le sous-lieutenant Duchet-Suchaux, nouvellement arrivé parmi nous, s'efforce de faire oublier à ses hommes son visage imberbe. Il fume la pipe comme un vieux poilu, tout en faisant le coup de feu et tout en donnant ses ordres avec une bonne humeur et un sang-froid dignes d'un vétéran du Bois-Brûlé.

Une section boche débouche de la corne sud-est du petit bois. L'officier qui la commande a un bel équipement neuf en cuir jaune. Quel superbe point de mire ! L'équipement neuf roule à terre, frappé d'une balle. La section fait un brusque demi-tour et rentre dans le bois.

Quelques instants après un soldat revient en rampant chercher le corps de son officier. Il se cache de son mieux et il se persuade sans doute qu'il demeure inaperçu. Déjà, des fusils impatients le mettent en joue :

— Ne tirez pas ! ordonne Duchet-Suchaux il faut bien rire un peu !

On laisse le Boche arriver jusqu'au cadavre. Un commandement à voix basse... Et il y a tout aussitôt deux cadavres côte à côte.

CHAPITRE XX

LES TIRAILLEURS

Un obus brise le trépied d'une des mitrailleuses qui garnissent le front de la 10e Compagnie.

— Vous n'avez plus de trépied, dit aux mitrailleurs le sous-lieutenant Brisebat ; je vais vous en faire un.

Il prend alors la pièce, la fixe sur le parapet, et la maintenant dans sa poigne nerveuse, il permet aux hommes de continuer un feu, un peu saccadé peut-être, mais non dénué d'efficacité.

Le sergent-major de la 10e Compagnie, P..., a bondi hors de son abri aux premiers bruits de la fusillade. Il prend le commandement d'une dizaine d'hommes qui se trouvent à part, dans un élément de tranchée, et il réalise des prodiges.

Il entremêle ses ordres de réflexions pittoresques qui mettent les hommes en joie :

— Ah ! les cochons ! les cochons ! Depuis Sarrebourg que j'attendais ce moment-là ! Ils m'ont tiré dans les fesses à Sarrebourg, les salauds ! à mon tour de leur z'y poivrer la cafetière !

Cependant les tirailleurs ont pris nettement l'avantage. Les Boches font demi-tour et le carnage commence.

Les tirailleurs ont une façon à eux de se servir de leurs baïonnettes : ils ne s'en servent pas !... Ils chargent leur fusil en marchant, déchargent la balle dans le dos du Boche qui se trouve devant eux, rechargent et recommencent.

Un tirailleur blessé, à qui on veut persuader d'aller au poste de secours, répond fièrement :

— Un tirailli s'en alli sans chagé (charger) ? jami !

Et il court à la suite des camarades.

Rares sont les Boches qui réussissent à s'échapper. Leurs cadavres s'entassent sur les pentes de la colline. Il y a un de ces cadavres qui s'est accroché aux fils de fer du réseau, et qui reste là, debout, avec sa face grimaçante.

Jusqu'à la tombée de la nuit, on enten-

dra les plaintes des blessés et on verra les soubresauts des moribonds.

Pour se venger de son échec, l'ennemi recommence son bombardement furieux.

Mais les hommes n'en ont cure : ils en ont tant vu depuis trois jours, qu'ils se sentent invulnérables. Le lieutenant Paquet, dont la Compagnie eut à subir des pertes particulièrement sensibles, s'irrite de voir l'insouciance de ses hommes sous la pluie des obus. Oublieux de son propre danger, il parcourt les rues du village, obligeant les promeneurs qui musent sous la rafale à rentrer dans leurs tranchées.

Le lieutenant Paquet a perdu un de ses officiers et son adjudant. Et combien d'hommes ? Son front est barré par la tristesse. Ceux qui le voient déambuler entre les maisons, sans que les murs qui croulent le fassent dévier de sa route, ne peuvent s'empêcher de penser :

— Il cherche à se faire tuer...

Toutes les victoires, hélas ! et même les plus glorieuses, doivent être payées avec du sang comptant, et le cœur des chefs se

brise quand, la bataille terminée, le moment vient de faire l'appel des disparus.

Et les obus tombent, tombent, tombent, giboulée infernale dont chaque goutte est un obus.

CHAPITRE XXI

GODFERDOM !

Peu après la tombée de la nuit, le capitaine Blanchot me fait appeler.

— Lisez, me dit-il, en me tendant un papier.

Je lis et n'en peux croire mes yeux : c'est un ordre de relève !

Est-il possible que nous sortions de cet enfer ? La stupéfaction des hommes égale la mienne. Je m'étais, pour ma part, tellement habitué à l'idée de tomber là, parmi les camarades dont les cadavres sont épars autour du village, que l'annonce de cette relève me fait l'effet d'une résurrection.

Nous apprendrons plus tard que nous devions quitter Douaumont au début de la journée, mais le colonel de B , qui sentait à la fureur de l'artillerie ennemie, une attaque imminente, craignit que la tâche ne fût trop dure pour des troupes nouvelles, ignorantes des ressources et des périls de leur nouveau secteur.

Il demanda et obtint — très facilement, on s'en doute — la « faveur » de garder nos positions jusqu'à la nuit.

La nuit tombée, des officiers du nouveau régiment arrivent, précédant leurs unités.

Nous leur passons les consignes, et Compagnie par Compagnie, la relève commence.

Le commandant C , malgré ses souffrances, ne peut se décider à se séparer de ses hommes. Il pleure comme un enfant. Il recule son départ jusqu'au dernier moment et il faut un ordre formel du major pour qu'il se laisse emporter sur un brancard.

Seule de toutes les compagnies, la onzième doit, pour les nécessités de la relève, rester sur ses emplacements toute la nuit et toute la matinée du lendemain.

Cette circonstance lui vaut l'honneur de repousser une nouvelle attaque.

Vers 3 heures et demie du matin, on entend en avant des réseaux un bruit suspect. Deux jeunes caporaux, Foulié et Michaud, les deux frères jumeaux de l'héroïsme, qui jamais ne laissent passer une

occasion de risquer superbement leur vie, vont d'eux-mêmes en reconnaissance, sans solliciter l'autorisation préalable.

A ceux qui s'indigneraient de cette indiscipline, je souhaite de n'avoir jamais sur la conscience de faute plus grave...

Ils reviennent et annoncent que deux forts groupes de Boches, arrivés en colonne par quatre, sont en train de couper les fils qui demeurent intacts. Quand les Boches ont aperçu les deux caporaux, ils leur ont crié :

— France ! Godferdom !

Que prétendaient-ils par ce juron en flamand ? Espéraient-ils se faire passer pour des Belges égarés ?... Cette hypothèse ne serait indigne ni de la grossière malice des Teutons, ni de l'invraisemblable naïveté française.

Mais le capitaine Dubourgdieu, qui commande la compagnie, est tout le contraire d'un naïf. Il fait ouvrir le feu de tous ses fusils à la fois. Surpris par la rafale, les Boches s'abattent. Leurs râles et leurs gémissements percent le tumulte des balles, puis s'apaisent peu à peu dans le grand calme de la mort.

CINQUIÈME PARTIE

FLEURY

avalanche, des poitrines d'hommes se dressent, de moins en moins nombreuses, de plus en plus droites et résolues...

CHAPITRE XVI

A L'ORDRE

Au milieu de cette tempête de fer et de feu, les tâches ordinaires s'accomplissent avec régularité. Majors et brancardiers s'affairent. Les ravitailleurs vont chercher les cartouches aux caissons placés dans une grange, en pleine tourmente. Quelques-uns, qui doivent traverser un espace découvert, se font attacher sur le dos les sacs de cartouches, et rampent. Les agents de liaison courent d'un poste à l'autre enjambant les cadavres, se glissant à travers les décombres. Dans chaque tranchée, des guetteurs attentifs veillent à leur poste de combat.

Les mitrailleurs se tiennent debout sur les talus, protégés par une haie de la vue mais non des coups, et poussent à un aussi haut point le mépris du danger qu'ils arrachent des cris d'admiration à leurs camarades des tranchées eux-mêmes.

C'est le capitaine Delarue qui commande les mitrailleurs de notre secteur. Je me suis fait à moi-même le pari que je le verrais, au moins une fois dans cette journée, sans son sourire. J'ai perdu mon pari.

Le capitaine Ferrère, adjoint au colonel, se promène au milieu du village avec son éternelle cigarette aux lèvres, et le visage d'un homme qui en a vu bien d'autres.

Il ne comprend pas l'émotion de plusieurs :

— Mais enfin, ne courez donc pas si vite, leur dit-il avec un étonnement sincère.

J'apprendrai plus tard que, la veille, le capitaine Ferrère prit volontairement le commandement d'une section de mitrailleuses contre les vagues d'assaut allemandes et qu'il régla le tir des pièces, debout sur une barricade !

Malgré l'averse des obus, les hommes réparent leurs tranchées autant que le permettent les rares outils dont ils disposent.

Le lieutenant Ecoutain est placé avec sa section dans le cimetière, à quelques

mètres en avant du clocher. Un camarade qui passe lui fait remarquer la jolie musique que font les balles boches en heurtant les cloches.

— Oui, répond Ecoutain, mais voilà trop longtemps que les obus ratent le clocher. Ça ne peut pas durer toujours. J'ai le pressentiment qu'il va nous enterrer tous.

Et comme le camarade, croyant à des idées noires, veut remonter le courage d'Ecoutain, celui-ci répond avec un sourire tranquille :

— Oh ! ce que je dis là est histoire de causer ; çà ne m'empêche pas de fumer ma cigarette.

Les pressentiments n'avaient pas tort. Vers le milieu de la matinée, un obus heurte le clocher et un des éclats frappe Ecoutain à la tête.

C'était un engagé volontaire, modèle de toutes les vertus de l'homme et du soldat. Que sa veuve trouve ici le témoignage de l'affection et de l'estime que tous, au 95e, avions pour son mari.

Vers une heure de l'après-midi, le sergent B..., de la 11e Compagnie, qui a la

garde de la barricade au Nord de Douaumont, est blessé à la tête. Il tombe évanoui. On le fait revenir à lui, on veut le porter au poste de secours. Il refuse, garde son poste, et ce n'est qu'à la nuit, une fois repoussée toute crainte d'attaque nouvelle, qu'il accepte d'aller se faire panser.

Le caporal B..., de la 11e, blessé au bras et à la tête, oublie sa souffrance pour se porter au secours d'un de ses camarades enseveli sous un éboulement. Pendant qu'il s'active, un autre obus tombe, qui tue trois hommes à ses côtés et lui fait deux nouvelles blessures, l'une à la tête, l'autre à la cuisse. Il a le corps en loques et couvert de sang :

— Maintenant, dit-il, je veux bien qu'on m'emporte.

L'âme de tous ces efforts, de toutes ces volontés, de tous ces héroïsmes, est le Colonel de B...

Il va d'une ligne à l'autre, donnant des ordres, encourageant ses gars. On vient le prévenir que les troupes qui appuyaient sa droite ont fléchi, qu'il court le risque d'être fait prisonnier avec son régiment...

— Les autres font ce qui leur plaît, répond-il. Moi je dois garder Douaumont et je le garde.

Et les obus tombent, tombent, tombent, giboulée infernale dont chaque goutte est un obus.

CHAPITRE XVII

L'INFILTRATION

Mais que mijotent les Boches avec leur canonnade de déments, et vont-ils tirer ainsi jusqu'à la fin du monde ?

A plusieurs reprises, les glacis du fort se couvrent d'une foule affairée. Quelques feux de salve éparpillent leurs rangs et rejettent les survivants au fond de leurs repaires.

Simple diversion, sans doute, destinée à nous donner le change. Ce n'est pas de ce côté que se produira l'attaque, mais au Nord du village, dans cette région, clair-semée de bois et de bouquets d'arbres, creusée par des ravins profonds.

Toute la matinée et tout le début de l'après-midi les Boches se sont infiltrés par petits paquets à travers les accidents de terrain, jusqu'au ravin placé en face du centre du village et que nos projectiles ne peuvent atteindre. Beaucoup portent des paniers de grenades.

Arrivés en haut du ravin, ils emploient un moyen non dénué d'artifice pour descendre au fond plus rapidement. Ils prennent leur fusil dans leurs bras, le serrent contre leur corps, se laissent brusquement tomber à terre et dégringolent ensuite à toute vitesse le long de la pente, en roulant sur eux-mêmes !

Combien de temps va durer l'inondation ? Nos hommes s'impatientent. Ils montrent le poing à l'ennemi, ils le défient. Leur fièvre s'exaspère en rage, mais pas un instant leur résolution ne faiblit. Un caporal grignotte un biscuit dans un coin :

— Un peu maigre, le menu ? lui dis-je.

— Pourvu que les cartouches ne manquent pas, je me fous de la boustifaille ! me répond-il.

Soudain, à notre gauche, parmi les tirailleur du 1er mixte qui attendent, couchés sur le sol nu, le moment de l'assaut, un incendie s'allume... C'est un tirailleur dont un projectile a enflammé la capote et qui flambe — torche vivante...

Un peu avant trois heures on voit défiler au grand trot, sur une des crêtes ad-

verses, une pièce d'artillerie lourde. Une de nos mitrailleuses la prend dans son champ de tir et :

— A bas le petit bonhomme !

Voilà les chevaux et les conducteurs à terre.

Ce déplacement d'artillerie indique clairement que l'ennemi est sûr du succès de sa poussée et qu'il se prépare à appuyer par ses canons le mouvement en avant de son infanterie.

Rien n'a été négligé pour que ce mouvement soit irrésistible. L'attaque qui va se produire sera une des plus furieuses qu'il m'ait été donné de voir.

Les tranchées s'effondrent. Les cadavres s'entassent. Le bruit des éclatements martèle les cerveaux. Le sol bout comme l'eau d'une chaudière. Le ciel se disloque...

CHAPITRE XVIII

LE COMBAT REPREND

Le mouvement commence à 3 heures.

Les Boches, remontant les pentes du ravin, se forment aussitôt en lignes et s'avancent, au pas de charge contre celles de nos tranchées qui se trouvent vers le milieu du village. Nous remarquons que tous ils portent au bras gauche un brassard blanc. Ils ont l'air sûrs d'eux-mêmes. Aucune nervosité dans leur attitude, aucune inquiétude. Sans doute s'imaginent-ils que la canonnade a eu raison des défenseurs du village et qu'il ne reste debout ni un homme, ni une mitrailleuse ?

Leur illusion ne dure guère.

Les mitrailleuses les laissent approcher puis ouvrent le feu.

Les assaillants s'abattent comme si un ouragan irrésistible les jetait sur le sol.

Trois vagues déferlent, l'une après l'autre ; toutes les trois ont le même sort. Est-

il de ces trois vagues un seul boche qui ait pu s'échapper ?...

Nos hommes postés dans les tranchées n'arrivent pas même à tirer un coup de fusil :

— C'est dégoûtant, s'écrient-ils, dépités dans leur vanité de bons tireurs ; on n'a pas le temps de viser son gibier qu'il est déjà par terre !

Je ne sais quels termes employer pour louer ainsi qu'il convient l'allant et la vaillance des mitrailleurs.

L'adjudant Gudin a tout bonnement installé sa pièce dans une porte de grange ; l'obscurité dérobe ses hommes aux vues de l'ennemi. Gudin règle le tir avec sa jumelle, si calme qu'il a l'air de penser à tout autre chose.

— Un peu à droite... un peu à gauche... plus haut... bloquez !... grande vitesse !...

Cette seule pièce brûlera dans sa soirée quinze mille cartouches.

Le lieutenant Duperré, autre mitrailleur, a juré qu'il se ferait blesser une seconde fois. Il a bien été gratifié d'une blessure, il y a trois mois, mais au pied : cela

ne compte pas, et il trouve déshonorant de demeurer si longtemps indemne.

— Que pense de moi ma famille ? Elle doit s'imaginer que je me cache !

Il joue avec le danger, en grand enfant qu'il est, comme un jeune chat avec une pelote, mais il ne « gagnera » pas sa seconde blessure.

Le lieutenant Delaître donne ses ordres avec son visage grave de ministre en tournée. Un obus fait sauter sa pièce. Delaître examine les morceaux en connaisseur :

— C'est du beau travail ! déclare-t-il.

Et il s'en va commander la pièce, voisine...

CHAPITRE Ier

LA RELÈVE

Le capitaine Blanchot remplace le commandant C à la tête du bataillon. Je prends le commandement de la compagnie.

L'artillerie ennemie bat le plateau entre Fleury et Douaumont. Le spectacle est apocalyptique.

Les obus ont labouré le plateau, réduit les arbres en miettes, semé les chemins de cadavres de chevaux et de véhicules éventrés.

Au détour d'une route, six corps sont étendus côte à côte. Les hommes qu'un obus a fauchés là revenaient de permission, le cœur fleuri de la tendresse familiale. Ils ont encore en bandoulière leurs musettes bondées et des paquets sont épars autour d'eux.

En arrivant à la ferme de Thiaumont, une hésitation. Ma boussole me dit : Par

ici. Mais un de mes hommes qui deux fois est allé à Fleury me dit : Par là.

Comme j'ai dans mon sens de la direction une confiance limitée, je m'en rapporte à l'homme. Cela nous vaut plusieurs centaines de mètres à l'aventure et une demi-heure de retard...

La route de Fleury est percée comme une écumoire. Nous devons ralentir notre allure et marcher avec circonspection pour ne pas tomber dans les trous d'obus. Des rafales passent au-dessus de nos têtes dans la direction de Verdun.

J'ai l'appréhension d'arriver en retard au rendez-vous du régiment. Des artilleurs s'agitent près d'une maisonnette en ruines. Je leur demande :

— Est-il passé déjà du 95e par ici ?

— Je crois bien, me répond l'un d'eux. Et pas rien qu'un, vous savez, des flottes.

— Il y a longtemps ?

— Une heure au moins. Si vous voulez les rattraper, vous pouvez courir...

A la pensée de me trouver seul, dans la nuit, perdu loin des camarades, il me vient une sueur froide. Je fais hâter le pas.

Voici les premières maisons de Fleury. Un artilleur passe :

— Avez-vous vu le 95 ?

— Est-ce que tu me prends pour un poteau indicateur ?

Ma patience va m'échapper mais les moments sont précieux et comme un second artilleur arrive, je renouvelle ma question :

— Pouvez-vous me dire où est le 95 ?

— Et toi, peux-tu me dire où est ma sœur ?

Cette fois, ma colère éclate ; j'interpelle de la belle manière le mauvais plaisant.

Celui-ci s'excuse : la nuit l'avait empêché de voir mes galons. Il explique que Fleury, est rempli de fantassins qui s'amusent à se payer la tête des artilleurs. Mais à quel régiment appartiennent ces fantassins, il l'ignore.

Je reprends ma route et j'arrive enfin dans le ravin indiqué par l'ordre de marche, au nord-est de Fleury.

Je suis le premier au rendez-vous. Ce résultat me procure une joie naïve.

CHAPITRE II

LE BON JUS

Il est une heure du matin environ.

Après une demie-heure d'attente, nous entendons des cahots sympathiques : ce sont les cuisines roulantes qui sortent de Fleury et qui descendent vers nous.

Je me précipite avec mes hommes... Hélas ! la nôtre n'est pas avec les autres ; le conducteur se sera égaré sans doute.

Mais, en campagne, le communisme est pratiqué sur la plus large échelle.

— Comment, me dit le capitaine Terlaud près de qui je passe et qui savoure goulûment une gamelle de café brûlant, vous ne prenez pas votre « jus » ?

Je lui explique ma mésaventure et j'ajoute :

— Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire, sinon à attendre le bon plaisir de mon caporal d'ordinaire.

Mais c'est là, je l'avoue, pure hypocri-

sie de ma part. Je connais la proverbiale hospitalité du capitaine et je me doute bien un peu de sa réponse...

— Comment, s'écrie-t-il, vous ne pouviez pas venir me trouver plus tôt !

Cinq minutes après, chacun de mes hommes a son café bien chaud et sa demi-boule, et moi-même je suis attablé avec le capitaine devant un pâté et une vieille bouteille.

J'écoute les exclamations joyeuses qui de toutes parts jaillissent :

« Oh ! le bon jus, le bon jus !... C'est comme si ma fiancée m'embrassait sur la bouche ! »

Un caporal fait à ce moment, tout en mordant à pleines dents à même sa boule, une réflexion qui mérite d'être recueillie pour le remarquable esprit d'observation qu'elle dénote :

— C'est surtout quand on a bien faim que ça fait du bien de manger.

Pauvre diable ! ces paroles soulèvent mon hilarité et, quelques instants après, elles m'attendrissent. Je pense aux privations de toutes sortes qu'il a souffert ainsi que ses camarades pendant ces

effroyables journées. Comment ont-ils pu, le ventre vide, fournir un pareil effort !

Puis, par une pente naturelle, ma pensée s'en va vers cette dame que j'avais priée de servir de marraine à un de mes soldats sans famille et qui m'avait répondu en m'envoyant un billet de cinq francs:

« Je veux bien, pour cette fois mais pour cette fois seulement, faire à votre protégé une petite charité. Mais il est inutile de me solliciter de nouveau. Je trouve qu'on abuse un peu trop de notre générosité. Après tout les soldats sont nourris par l'Etat et il ne faut pas exagérer leur misère. »

J'ai donné à l'orphelin un billet de cinq francs et j'ai renvoyé à la dame le sien avec une lettre... Si cette lettre l'a fait sourire, c'est qu'elle a vraiment un heureux caractère.

CHAPITRE III

LE VILLAGE ABANDONNÉ

A intervalles réguliers, les obus tombent sur Fleury. Nous sommes à deux cents mètres environ des premières maisons.

Après une période d'attente, l'envie me prend d'aller me promener dans le village.

Des soldats rôdent par les rues, mais d'habitants nulle trace. Ils se sont enfuis, aux premières rafales d'artillerie, tellement pressés de partir qu'ils n'ont rien emporté avec eux.

Un mur éventré. Je projette par l'ouverture la clarté de ma lampe électrique : une table occupe le milieu de la pièce ; des assiettes sont rangées tout autour ; on allait servir le repas quand l'alerte est survenue.

Dans les étables, des vaches beuglent lamentablement :

Des soldats en traient quelques-unes pour s'emparer du bon lait qui mousse

dans les seaux. Mais, et ce détail m'émeut profondément, ils traient également les autres pour soulager les pis gonflés des pauvres bêtes. Le lait est jeté sur le fumier.

La bataille est la meilleure des écoles de fraternité — je maintiens le mot qui peut-être fera sourire — et ceux qui viennent de passer par elle savent ce que c'est que de souffrir...

Des poules, des chats, des chiens, épouvantés par le vacarme, viennent se jeter dans nos jambes, comme s'ils réclamaient de nous une protection contre le cataclysme.

Cette protection leur est donnée, mais sous une forme que sans doute ils n'avaient pas rêvée ; poules, oies, canards errants, sont recueillis, étranglés et logés dans les musettes. Mon premier mouvement est de protester, puis à la réflexion :

« Il n'y a plus de civils dans le village ; les obus ont détruit ou vont détruire tout ce qui reste ici ; pourquoi ne pas laisser les soldats se dédommager un peu de leurs privations passées ? Personne ne sera lésé. »

Plus de civils, ai-je dit. Cela n'est pas tout à fait exact.

Une des habitantes qui avait pris part à la fuite générale revient au soir du 26 et frappe à la porte du poste de secours.

— C'est-t-y qu'on pourrait coucher ici la nuit ? demande-t-elle au docteur Clair.

Et comme le major s'étonne de cette demande insolite, la vieille femme explique qu'elle est partie sans ranger son linge : il faut qu'elle range son linge !

— Mais, madame, vous n'entendez donc pas les obus ?

— J'ai mon linge à ranger.

— Toutes les maisons du village vont être démolies les unes après les autres !

— J'ai mon linge à ranger.

— Vous risquez de vous faire tuer par un éclat !

— Je vous dis que j'ai mon linge à ranger.

Et puis, pour couper court à des remarques qui l'ennuient, elle sort ce dernier argument sans réplique :

— D'abord, j'ai aussi mes trois canards qui sont restés à la maison !

CHAPITRE IV

LA BISE

J'apprends que le colonel de B est dans le village. Je me fais indiquer sa maison.

Je le trouve en train de dîner dans une salle basse et malpropre, avec les officiers de son état-major. Je remarque la chaleur de sa poignée de main. Il y a si longtemps, si longtemps que nous ne nous sommes rencontrés !

Tant de sensations se sont accumulées en nous pendant cette période de fièvre, que les trois journées de Douaumont s'allongent dans notre mémoire à la longueur d'une année.

Le Colonel me demande si j'ai un chef de section énergique, sur qui l'on puisse absolument compter. J'hésite entre l'adjudant Durassié et l'aspirant Debard, tous deux également braves. Puis, prévoyant qu'on va demander de nouveaux efforts à

celui que je nommerai, je désigne l'aspirant Debard, plus jeune et plus à même de supporter ce surcroît de fatigues.

— Alors, poursuit le Colonel, dites à Debard de prendre sa section et de monter au fort de Souville. Il relèvera la garnison du fort et demeurera là jusqu'à ce que je lui donne l'ordre de nous rejoindre. Sa consigne est de tenir quoi qu'il arrive et de résister jusqu'au dernier homme...

Je répète l'ordre et je vais prendre congé quand le Colonel ajoute qu'il me permet à moi, mais à moi seul, de coucher dans une des caves du village. Je le remercie, je salue et je sors.

La section de Debard partie, je réfléchis aux dernières paroles du Colonel.

Pourquoi cette faveur ? Je cherche et je crois trouver : le Colonel me croit plus abattu que mes camarades par les fatigues de la bataille.

Toujours ces cheveux blancs qui me vieillissent au-delà de mon âge !

Je suis reconnaissant de l'attention, mais vexé du motif et je décide de retourner dans le verger au milieu de mes hommes.

Quelle bise ! Je me fais tout petit au milieu de mes vêtements et j'enfonce dans mes poches de capote mes mains jusqu'aux coudes.

Des hommes ont retiré, des décombres des maison abattues, les matelas et les édredons et ils s'étendent en pleins champs sur ces couches mœlleuses, le visage saturé de béatitude.

Mais personne ne dort : il fait trop froid. La bise entre sous les vêtements ; les membres se recroquevillent ; les pieds et les chevilles ne sont qu'un seul bloc d'acier.

Je pense à la maison paternelle, là-bas, tout là-bas. La lampe est allumée, le poêle ronronne. Et deux chères vieilles figures contemplent avec des yeux mouillés ma petite Solange qui rit comme seule elle sait rire...

Ah ! qu'importent les fatigues et les privations, et les blessures, et la mort même, s'il faut payer à ce prix la paix de nos foyers et le rire de nos enfants !

Des hommes m'offrent une place sur les bottes de paille qu'ils sont allés prendre à une meule. Je me couche et je ferme les

yeux. Mais j'ai trop froid pour dormir. Après quelques minutes de lutte je n'y tiens plus. En vain je me morigène, en vain je me dis que je dois donner l'exemple et rester au milieu de mes hommes : la tentation est trop forte. Je songe combien il doit faire chaud dans une cave, à l'abri de la bise, et me levant brusquement, je m'en vais avec mon ordonnance à la recherche d'un gîte au milieu du village.

CHAPITRE V

LE RAVIN DE FROIDETERRE

Le départ de Fleury a été fixé pour la première heure du jour. Il fait encore nuit quand un agent de liaison vient me chercher. Je dors depuis deux heures à peine et mes yeux sont lourds mais je me lève sans regret, tant mon sommeil a été chargé de cauchemars.

Je rejoins mes hommes et me mettant à leur tête je m'engage dans le ravin de Froideterre.

L'ordre est de gagner, par compagnies, les casernes Marceau à quelque quinze cents mètres au nord-est de Verdun.

Nous suivons des ravins boisés qui nous dérobent aux vues des « saucisses » ennemies. Cette précaution n'est pas inutile, car, à la multitude des trous d'obus qui étoilent le sol, nous pouvons nous rendre compte que la prodigalité des canons boches s'étend bien au-delà des limites du champ de bataille.

Sur les pentes, des camarades ont été frappés la veille, dont les cadavres n'ont pu être relevés encore. Voici un groupe de cinq artilleurs. Puis un cycliste couché sur sa machine brisée. Puis un nouveau groupe d'une dizaine de territoriaux, étendus en rond, autour de marmites fracassées, surpris sans doute en train de prendre leur repas.

Les hommes sont épuisés par les fatigues de ces trois jours de bataille. Mais ils n'en laissent rien paraître et le contentement de la victoire est tout ce qu'on peut lire en leurs regards ardents.

En route, je croise Prost et Aucouturier, les deux sergents de la section que je commandais quand j'étais adjudant à la 4e, mes compagnons des combats du Bois-Brûlé.

Ils ont été superbes à leur accoutumée. Aucouturier a été blessé à la main. Prost a couru à l'appel du lieutenant Delas le 25, alors que celui-ci allait être débordé par les Boches, et il a aidé son officier à repousser l'ennemi : j'apprendrai ces détails quelques jours plus tard, et Delas de qui je les tiendrai, ne saura comment

m'exprimer son admiration et sa gratitude pour la vaillance de mes vieux frères d'armes.

La poignée de main que je leur donne me réchauffe le cœur comme l'accolade d'un ami.

A mi-chemin, je prescris une grand'halte. Le spectacle des cadavres rencontrés sur la route n'a enlevé aux hommes ni une parcelle de leur bonne humeur, ni un atome de leur appétit. S'ils parlent de la bataille qui gronde encore dans leurs oreilles, c'est pour en rappeler les incidents plaisants.

Les aventures de Mesnil, le chien du capitaine Blanchot, ont en particulier le don d'exciter leur hilarité. La frousse de Mesnil est légendaire dans tout le bataillon. Déjà, aux tranchées d'Apremont, il nous amusait par ses regards effarés et par sa hâte à se tapir au plus profond des sapes dès que commençait un bombardement. Mais à Douaumont, il se surpassa lui-même. Blotti dans l'angle d'un abri, la tête à plat sur le sol, il chavirait de l'œil à chaque éclatement un peu fort, et cette mimique s'accompagnait — qu'on par-

donne ce mot crû à un soldat habitué aux langages dénués d'hypocrisie — s'accompagnait, dis-je, de pets sonores et malodorants.

Mesnil avait en effet reçu de la nature une intarissable facilité d'élocution par le derrière. Il eût pu relever le défi du plus verbeux pétomane.

Quand le capitaine Blanchot nous quitta pour prendre le commandement du bataillon, Mesnil, malgré son attachement à son maître, ne put trouver la force de se mettre debout et de le suivre. Et cette force lui faillit encore quand, la compagnie relevée, nous essayâmes de l'emmener avec nous.

L'envie cependant le tenaillait de nous accompagner. Les visages inconnus de ceux qui s'établissaient à notre place surchargeaient ses épouvantes passées d'une épouvante nouvelle. Quand le dernier de nous lui eût jeté un dernier appel, il roula des yeux égarés, se souleva péniblement sur ses pattes tremblottantes, puis retomba...

Et un son bien connu vint à nouveau témoigner de la fécondité de ses flancs...

CHAPITRE VI

EN RÉSERVE

Mais qu'est devenu le deuxième bataillon ? Je sais qu'il devait se trouver quelque part, à gauche de Douaumont. Quels combats a-t-il livrés ? Quelles pertes a-t-il subies ?...

Justement voici le sergent-major Sainmout, de la 8e Compagnie, qui passe devant nous. Je l'interroge :

« Ouf ! s'écrie Sainmout, en s'asseyant près de moi, il fait meilleur ici que là-bas ! Ce que nous avons fait ? Eh bien voici :

« Après avoir traversé Fleury, puis Douaumont, nous nous sommes établis, le 25 au matin, en haut d'une croupe bordée par une rangée de sapins. Devant nous, une vaste plaine aux ondulations légères. A gauche, la route de Bras à Louvemont ; à gauche également, mais plus loin, la colline du Poivre. A l'horizon, le bois des Caures dont l'ennemi s'est emparé la veille.

« A 11 heures, l'artillerie boche com-

mence, avec la nôtre, une conversation dépourvue d'aménité. Mais c'est surtout au village de Douaumont qu'elle en veut...

— Oui, dis-je, j'en sais quelque chose !

« Vers deux heures, le bombardement devient infernal : la crise approche... la voici...

« Un peu sur notre droite à 500 mètres environ, une vague allemande sort des tranchées et s'avance au pas gymnastique dans un ordre parfait.

« Les tirailleurs qui occupent une tranchée, oblique par rapport à la direction de notre bataillon, jaillissent de leurs trous et s'élancent, baïonnette en avant. Les Boches font aussitôt demi-tour. Les tirailleurs les poursuivent.

« La mimique des tirailleurs pendant leur poursuite, leurs contorsions comiques, leur entrain endiablé, déchaînent nos fous rires...

« Mais une deuxième vague allemande vient prendre la place des fuyards : c'est au tour des tirailleurs de reculer.

« Recul de courte durée car bientôt encouragés par leurs officiers, les tirailleurs se lancent en avant de nouveau.

« A trois reprises, le même mouvement alternatif se reproduira, chaque flux et reflux laissant sur la neige un contingent nouveau de cadavres.

« Le 85e prolonge la ligne à notre gauche. Le colonel Theuriet qui le commande vient de notre côté, sans doute pour dominer le champ de bataille. Il tient une canne à la main et fume un cigare.

« Tout à coup un de ses éléments, non loin de nous, faiblit. Le colonel fronce les sourcils puis s'élance. Sa canne à la main son cigare à la bouche, il s'avance à découvert, au milieu des balles qui claquent de tous côtés.

Il n'a pas fait cent mètres qu'il tombe, blessé mortellement, mais le résultat qu'il cherchait en sacrifiant sa vie est obtenu : ses hommes, électrisés, ont repris l'avantage.

« Le médecin-major de la Soudière se précipite au secours de son chef. Son brassard est tombé mais il n'en a cure.

« Il s'agenouille, le dos tourné à l'ennemi, faisant ainsi à son chef un rempart de son corps. Il ouvre sa trousse...

« Une même balle, tirée presque à bout

portant, fait du colonel et de lui deux cadavres.

« Enfin la nuit vient. Peu à peu l'artillerie s'apaise.

« A 7 heures du matin, le lendemain, nous sommes relevés par un bataillon du 85e et nous allons nous placer en réserve de la brigade, au ravin de Bras, non loin de l'ouvrage de Thiaumont.

« A peine sommes-nous arrivés, les avions boches nous repèrent et les obus commencent de pleuvoir sur nous. L'averse ne s'arrêtera pas de toute la journée.

« Quand un obus tombe près de nous, nous nous précipitons un peu plus loin. Mais un autre obus nous suit bientôt: nous changeons de place encore...

« Les explosions nous projettent contre terre. Nous piétinons dans nos courses des cadavres sans tête, des masses informes de chairs rouges...

« Enfin la nuit arrive et le bombardement s'apaise. Je parcours les taillis à la recherche des disparus.

« Des blessés gémissent. Le tumulte des détonations nous a empêchés d'entendre plus tôt leurs plaintes. Il y a un de ces

malheureux que le souffle d'un 210 a projeté à deux mètres de hauteur et accroché aux branches d'un arbre : il respire encore...

« Un autre blessé me supplie de l'achever d'un coup de révolver pour mettre un terme à ses souffrances...

« Un agent de liaison vient nous communiquer l'ordre de rassemblement au ravin nord-ouest de Fleury.

« Nous allons partir mais des blessés oubliés dans le bois nous appellent. Il est plus de minuit quand nous pouvons enfin nous diriger vers le village. L'obscurité est si dense que nos yeux nous sont complètement inutiles. Nous marchons à la file indienne en nous tenant par la martingale de nos capotes. Nos pieds s'empêtrent dans les abatis d'arbres destinés à arrêter la marche de l'ennemi. Chutes, exclamations de colère, appels...

« Enfin, voici le village.

« La bataille de Douaumont est terminée pour nous. »

Ce que ne dit pas le brave Sainmont, c'est qu'il aurait pu s'éviter les dangers de cette bataille. Son capitaine, craignant

pour l'argent de la compagnie, lui avait donné l'ordre de se porter en arrière avec la précieuse sacoche. Mais Sainmont remit l'argent au sergent-fourrier :

« — Mon Capitaine, dit-il, je ne puis pas abandonner mes hommes en des circonstances pareilles : c'est une question de propreté. »

CHAPITRE VII

LES ARTILLEURS

La grand'halte terminée, nous repartons. Des haltes fréquentes nous ont imposées par l'épuisement des hommes.

A plusieurs reprises des groupes nous dépassent : sections, demi-sections, demi-compagnies. Les compagnies, parties au complet de Fleury, ont dû laisser le long du chemin un grand nombre de traînards. Le premier repos, si court, si incomplet, a suffi pour interrompre la tension nerveuse ; les fatigues, accumulées pendant les marches avant l'attaque et pendant cette attaque elle-même, se sont appesanties d'un coup sur les épaules et sur les âmes.

Je cherche des yeux les visages connus, je m'informe du sort de tel et tel. J'apprends ainsi la mort du capitaine Vigo, de plusieurs autres...

Le capitaine Vigo, était excellent dessinateur et humoriste à ses heures. Quelques

semaines auparavant, à Boucourt, je lui avais demandé un dessin pour les *Boyaux* (1) et il m'avait répondu :

— Vous aurez ce dessin, je vous le promets, quand le diable y serait !...

... Mon Capitaine, il ne faut jamais défier la destinée...

Des batteries de 75 sont établies un peu partout. Le lieutenant de Jouffroy qui, ce matin-là, justement, avait été envoyé en reconnaissance dans les bois d'alentour, me dépeindra, quelques jours après, le spectacle d'une farouche beauté qui s'est déroulé sous ses regards au cours de cette reconnaissance.

Le hasard du chemin le conduit dans une clairière au milieu de laquelle est installée une batterie de 75. Des éclatements de 150 encadrent la batterie. Une pièce vient d'être brisée ; des cadavres et des blessés gisent pêle-mêle.

Sans yeux pour ce tableau funèbre, l'of-

(1) *Les Boyaux du 95e*, journal de guerre de mon régiment, humoristique et anecdotique, où se réflètent la bonne humeur et l'intrépidité de nos poilus. Si quelque lecteur désire la collection complète de ce journal, il lui suffira d'envoyer un mandat de cinq francs à M. Bamboula, 95e d'infanterie, secteur 54.

Je dois bien cette petite réclame à mon spirituel camarade

ficier d'artillerie fait ses commandements et règle le tir. Les servants se hâtent. Les pièces valides soufflent la mort de toutes leurs bouches à la fois. Les détonations, multipliées par les échos, emplissent le ravin comme une mer et vont déferlèr au loin contre les collines.

Le lieutenant de Jouffroy s'approche de l'officier d'artillerie et le félicite :

— Baste, répond l'artilleur, mes hommes en ont fait bien d'autres en Champagne.

Le lieutenant lui serre la main ; il va s'éloigner, quand il s'arrête brusquement, cloué au sol par l'admiration et l'horreur :

Sous un arbre, blessé à mort, un maréchal-des-logis est étendu. Un camarade se penche vers lui. Surmontant ses souffrances, indifférent à ses blessures, le maréchal-des-logis passe au camarade ses consignes, les observations qu'il a pu recueillir, lui fait ses recommandations,lui donne des conseils.

Et tandis qu'il parle, son sang coule...

CHAPITRE VIII

LES CASERNES MARCEAU

Vers le milieu de l'après-midi, nous arrivons devant les casernes Marceau. Dans un petit ravin bordé de haies, le bataillon se rassemble. Les faisceaux formés, on lit aux hommes un ordre du jour rédigé par le commandant C avant son départ. Je n'ai pas cet ordre du jour sous les yeux. Je me rappelle seulement que le commandant félicitait chaleureusement ses hommes de l'héroïsme déployé par eux pendant les combats de Douaumont.

Les hommes sont émus mais ils n'en veulent rien laisser paraître :

— Tout ça, murmure quelqu'un près de moi, çà ne vaut pas un « jus » bien chaud...

D'autres félicitations nous parviennent, du Colonel, de la brigade, de la division :

« Votre brigade, écrit le général D

au général Reibell qui nous communique la lettre, votre brigade s'est admirablement comportée le peu de temps qu'elle est restée sous mes ordres ; elle a montré un courage, une ténacité, et une endurance qui fait grand honneur à qui commande ces deux régiments. »

Et nous apprendrons plus tard que le général Pétain a cité notre brigade à l'ordre de l'armée avec ce motif :

« Energiquement conduite par son chef le général Reibell, s'est engagée brusquement dans la lutte, après une marche forcée, et s'y est trouvée dans une situation difficile. A force de ténacité est parvenue à se maintenir et à arrêter l'offensive de l'ennemi. »

Le soir, le 95 est cantonné dans les casernes Marceau. Je répartis de mon mieux les hommes dans les chambres qui ont été affectées à ma compagnie. Comme j'ouvre la porte d'une de ces chambres, j'aperçois par l'entrebaillement un monceau de cadavres étendus les uns sur les autres...

Enfin tout le monde est placé. Moi-même j'ai découvert une chambre de médecin avec une paillasse, des couvertures

et un poële. Bientôt le feu ronfle. Je me couche et je m'endors.

Le lendemain, dès la première heure, je m'occupe de l'« état » des citations que nous devons remettre le jour même. C'est là une des plus douces occupations de la guerre : récompenser les braves que l'on a vu combattre autour de soi. Pourquoi le sentiment de notre impuissance à être juste vient-il troubler cette joie ? Combien parmi les vivants méritaient la gloire et qui ne l'auront pas ?

Et qui portera témoignage pour ceux qui sont tombés à l'écart, au milieu de la nuit ?...

De nos conversations comparées, aux uns et aux autres, il naît en nous une sorte de stupeur à la pensée des épreuves subies par le régiment. Est-il possible, qu'en si peu de jours se soient accumulés tant de dangers, tant de fatigues, tant de combats, tant de blessures et tant de morts ?

Nous avons l'impression nette que jamais troupe d'hommes ne fut martelée par le fer et rougie par le sang comme nous l'avons été.

Les citations individuelles, oh certes !

elles seront les bienvenues. Mais ce que chacun désire, ce que chacun appelle, c'est la croix de la légion d'honneur pour le drapeau...

Voilà la seule récompense qui ne laisse derrière soi ni mécontement, ni rancœur, la seule qui enveloppe dans ses plis glorieux les vieillards restés au foyer et les enfants à la mamelle, les vivants encore hagards de se trouver vivants et les cadavres figés dans un geste héroïque...

Ces aspirations, ces désirs, si je les note, c'est comme un témoignage de notre naïveté :

(CENSURÉ)

CHAPITRE IX

THIOMBOIS

Après deux jours passés aux casernes Marceau, nous sommes portés un peu plus en arrière des lignes afin de prendre un repos bien gagné.

Le régiment a tellement souffert qu'on a dû le fondre en deux bataillons...

Nous passons à travers un faubourg de Verdun, pressés par les obus boches qui, prévenus par leurs avions de notre séjour aux casernes, commencent la démolition systématique des bâtiments juste comme nous nous mettons en marche.

La nuit est profonde quand nous arrivons à Thiombois, mais le roulement des obus se cache derrière l'horizon, tellement assourdi qu'il faut pour le percevoir tendre l'oreille ; cette sécurité précaire nous fait trouver délicieuses les ornières où nous pataugeons et délicieux les cantonnements où sifflent les coulis.

Le lendemain j'entends l'appel des cloches. Je me rends à l'église. Des femmes, des soldats, parmi lesquels je m'agenouille...

Mais qui donc prie là, devant moi, si profondément recueilli? N'est-ce pas X?... Alors, ils y viendront tous !

A la réflexion, cependant, mon étonnement disparaît.

Dieu se manifeste avec une telle évidence qu'il faut, pour empêcher sa lumière d'éclairer les âmes, l'écran de l'intérêt, de la passion, de l'orgueil. Or intérêt, passion, orgueil, ne peuvent se voir que dans un organisme en pleine santé ou qui s'imagine tel. Ne sentant pas de limites à sa force de vie, il se persuade obscurément que la mort ne le concerne en aucune manière. Ayant l'éternité de Dieu il s'en attribue les prérogatives. Le monde lui appartient. Il ne doit de comptes qu'à lui-même.

Mais la menace de la mort met à bas tout cet échafaudage pourri : il n'y a pas d'incroyants sur un champ de bataille.

Pourquoi donc, me demandera-t-on, tant de combattants s'obstinent-ils dans

leur indifférence ? Pourquoi ne remplissent-ils pas, aux jours de repos, les églises et les temples ?...

Pourquoi ? c'est qu'il existe bien des façons de croire — j'en parle par expérience — et sans doute plus d'un de mes camarades a-t-il fait dans les tranchées cette prière que, quelques années avant la guerre, persécuté par la Vérité, j'ai criée avec Maxence, du fond de mes préjugés, de ma science philosophique (oh ! la pauvre science !) et de mon athéisme :

« Mon Dieu ! si tu existes, aie pitié de moi ! »

De la guerre, j'en ai la conviction intime, sortira la réconciliation de l'homme avec Dieu. J'en prends à témoin ce moribond dont l'aumônier de notre régiment, l'abbé Bedu, me racontait un jour l'histoire.

L'abbé Bedu arrive près d'un soldat, très gravement blessé. Le brancardier lui fait signe qu'il n'y a plus d'espoir.

Le blessé est connu pour ses sentiments hostiles à toute pratique religieuse. Sans grand espoir, l'aumônier l'exhorte. Il lui

parle de l'éternité, de son âme, de la nécessité de regretter ses fautes...

— Mais, nom de Dieu ! interrompt le blessé, foutez-moi donc l'absolution ; vous voyez bien que je vais crever !...

Ne trouvez-vous pas symbolique cet acte de foi qui jaillit d'un blasphème ?...

Oui, de la guerre sortira la réconciliation de l'homme avec Dieu. Cela est la seule raison d'être que la guerre puisse se donner devant l'intelligence, la seule justification qu'elle puisse apporter de ses horreurs devant le tribunal de l'Eternel...

Mais qui donc ricane derrière ce pilier? Et quelles paroles Méphisto me vient-il murmurer à l'oreille ?...

Si vraiment je me laisse posséder par mon désir comme un enfant ; si cette guerre n'est rien qu'une lutte de convoitises, un heurt de brutalités ; si tant de sacrifices doivent rester inutiles, et tant de souffrances et tant de larmes ; si l'homme doit — ô blasphème ! — se retrouver, après comme avant la bataille, pareil, avec ses yeux fermés du triple bandeau, son cœur pestilentiel et son groin au sol... Alors, alors, ô mon Dieu, qu'attends-tu ?

Allons, fais signe à tes anges et que sonnent aux quatre coins du ciel les trompettes du jugement dernier.

SIXIÈME PARTIE

LA WOËVRE SANGLANTE

Nos aventures à Verdun ne sont pas épuisées par les récits qui précèdent : elles commencent à peine.

Entrés, dès les dernier jours de février, dans la fournaise, nous nous sommes brûlés à sa flamme tout un printemps interminable et tout un interminable été. Le titre de soldats de Verdun, nous le mettons, sur la longue liste de nos principautés et de nos baronnies, à nous combattants de Lorraine et d'Apremont, le premier en tête.

Quand nous sommes partis de Verdun, pas un pouce du terrain dont nous avions reçu la garde n'était souillé par un ennemi qui ne fût un cadavre...

Ces collines sanglantes, ces plaines tumultueuses, sont notre patrie, et nous ne nous sommes décidés à les quitter qu'au jour où épuisées de leur long effort, elles se sont endormies dans leur lassitude.

Les convulsions qui parfois les secouent encore, ce sont les cauchemars d'un sommeil agité par la fièvre.

Cette bataille de six mois passés, j'au-

rais voulu tout au long la revivre. Peut-être le ferai-je un jour, s'il plaît à Dieu. Mais aujourd'hui que de nouveaux combats nous font signe, alors que dans quinze jours, huit jours peut-être, je ne serai plus sur le champ de la bataille prochaine qu'un cadavre épars parmi d'autres cadavres, je veux avant de clore ce livre, jeter sur l'immense arène un regard circulaire.

Un court repos à l'arrière, en sortant de Douaumont, le temps de combler les vides par des troupes fraîches, puis ce fut la station dans les villages ruinés de la Voëvre, à ces frontières indécises que le flot montant disputait aux falaises.

Le jour, vie de chauves-souris et de hiboux au fond des caves aveugles et grelottantes. Les plus favorisés éclairaient leurs cavernes avec une bougie suspendue à la voûte ; les autres allumaient des fils téléphoniques, épaves des luttes récentes, recueillis parmi les décombres des maisons ou dans les fossés des chemins ; peu de lumière mais une épaisse fumée nauséabonde qui avait tôt fait de déposer sur les visages une couche de suie.

Impossible de quitter les abris: la moindre imprudence, aussitôt signalée par les avions et les ballons captifs, valait au village un bombardement supplémentaire. A qui, parfois, devait, pour porter des ordres ou en solliciter, sortir de sa cave, il fallait, avant de se glisser parmi les pierres comme une couleuvre, un apprentissage de quelques minutes afin d'habituer à la lumière trop vive du jour ses paupières clignotantes d'oiseau de nuit.

Les ténèbres tombées, le régiment s'éveillait. Tandis que près de nous — Verdun régnant — la plaine s'allumait de fusées multicolores, que les collines s'incendiaient de l'éclair des canons, nos petits postes allaient se tapir à l'affût au coin des haies, nos patrouilles rampaient à la recherche des patrouilles adverses. De temps en temps, des fusils crépitaient, des grenades éclataient, un cri d'angoisse ou d'agonie déchirait la nuit, des shrapnels fusaient, cherchant les travailleurs dont le maillet s'affairait sur les piquets des réseaux sonores.

Tout le printemps nous le vécûmes ainsi, veillant et combattant la nuit, nous

reposant le jour. Dans la Voëvre abandonnée poussèrent les luzernes et les avoines folles ; aux jardins des villages les cerisiers et les mirabelliers se couvrirent de fleurs. Quand nous sortions de nos trous au crépuscule, nos cœurs de grognards sentimentaux, nos cœurs d'enfants, défaillaient aux parfums de l'Avril. Mais les fleurs, et les herbes, et les feuilles, étaient, dans la nuit, uniformément noires. C'était de l'ombre que nous caressions aux branches des saules avec nos mains amoureuses, de l'ombre que nous pressions à nos narines avec les poignées de violettes arrachées au hasard parmi les herbes ; de l'ombre que nous écrasions sous nos genoux et nos poitrines en poursuivant le Boche à travers les prés et les trèfles.

Ces jours sans lumière, ces fleurs artificielles, ce printemps sans oiseaux, toute cette nature décolorée et sépulcrale, c'était comme une femme la plus belle, la plus tendre, la plus violemment aimée, mais dont les yeux restent fermés, dont les lèvres refusent de s'ouvrir, dont le front s'éteint, dont les joues se dessèchent, dont

les seins ne chantent plus comme des tourterelles, parce que, la plus belle, la plus tendre, la plus violemment aimée, vous voyez bien qu'elle est morte...

Puis ce fut les Eparges, limite extrême du secteur de Verdun, région du secteur où le canon de Verdun était le plus assourdi,où les fusées de Verdun se confondaient avec l'horizon, région la moins exposée aux fluctuations de la bataille, la plus tranquille, — la plus atroce.

Qui n'a pas souri des oripeaux du romantisme, de ses épouvantails à moineaux : horloges sonnant les douze coups de minuit et les éternisant ; châteaux moyennâgeux aux corridors cachés dans la muraille, aux trappes toujours prêtes à s'ouvrir ; personnages qui disparaissent soudain, victimes de quelque incantation magique ; revenants animés des passions des vivants et qui portent sous leurs suaires bien lavés de larges blessures d'où dégoutte un sang noir...

Tout ce romantisme échevelé, les Eparges le vivent.

Là Méphisto convoque au sabbat ses larves et ses gouges. Là triomphe et règne

la trinité sinistre : la Boue, l'Epouvante et la Mort.

La Boue.

La terre des Eparges n'a soif que de sang : l'eau, elle la méprise, elle la rejette. L'eau ne pouvant pénétrer à travers ses pores récalcitrants, elle se trouve à la moindre pluie couverte de boutons et de pustules. La boue remplit les trous de crapouillot où les petits-postes montent la garde : imaginez la vie des sentinelles pendant les 24 heures de leurs veille, couchées sur une lèvre d'entonnoir, harcelées par les grenades et les torpilles, le cœur glacé par le froid de la boue dans laquelle elles s'enfoncent.

La boue effrayait à ce point les hommes qu'à certains jours ils préféraient renoncer à leur unique repas plutôt que d'affronter la boue pendant le chemin qu'ils devaient parcourir au-devant des cuisiniers !

La boue des Eparges colle aux mains comme de la poix, s'attache aux capotes, se plaque aux armes, happe les semelles des souliers, engloutit tout ce qui tombe sur elle : outils, fusils, planches, cadavres

et blessés. Il y a de ces légendes d'enlisement — des légendes ? — que je ne vous redirai pas pour ne pas faire grincer vos dents et craquer vos os...

L'Epouvante.

Les grenades qui déchirent, les obus qui éparpillent, les torpilles qui ensevelissent, cela n'est rien. Il y a les mines. La colline entière a été par les Boches percée de couloirs comme une fourmilière. Et sans cesse se creusent des galeries nouvelles. La science et le dévouement de nos sapeurs sont impuissants : dans la guerre de mines qui a l'avance a tous les avantages.

Nous entendions au-dessous de nous les wagonnets rouler, le sol gronder aux explosions. Le chatouillement des pieds sur la terre qui tremble, me rappelait les légendes macabres où des cadavres s'en viennent tirer les vivants par les jambes pour les emmener avec eux dans la tombe.

Ce qui rend la guerre de mines effrayante, c'est le mystère dont s'enveloppe la catastrophe qui se prépare. A quel moment l'explosion se produira-t-elle ? Aujourd'hui ? demain ? après-demain ? dans une heure pendant mon

repas ? ou dans dix heures lorsque je dormirai ? ou dans une seconde ?... Cette cigarette que je fume, pourrai-je l'achevers ? cette phrase que j'ai commencée la mènerai-je à terme ?...

Les heures passaient et les jours, et puis soudain, sans qu'on sût pourquoi tel jour avait été choisi, pourquoi telle heure, sans que rien dans l'attitude de l'ennemi eût permis de deviner son dessein, — la décharge effroyable faisait éclater la colline, projetait à des centaines de mètres les cailloux, la terre, les esquilles et les morceaux de chair. La tourmente passée, on voyait, à la place des tranchées, des abris, des ouvrages, un entonnoir profond de dix mètres, large de cinquante. Les combattants, voisins des disparus, se précipitaient à l'occupation des lèvres, organisaient de nouveaux postes, de nouvelles tranchées, de nouveaux abris de fortune.

Et il ne restait plus qu'à courber le dos sous la menace en attendant l'explosion suivante.

La Mort.

Les Eparges sont saturées de cadavres. Elles ont englouti d'abord les masses enne-

mies massacrées par nos canons et nos baïonnettes à la prise de la colline ; puis tous les nôtres...

Les champs de croix des alentours ne sont là que pour l'illusion et nul ne dénombrera jamais les morts des Eparges privés de tombes.

Chaque coup de pic déterre un corps ; chaque obus qui tombe met à nu un squelette. Vous ramassez un soulier qui traîne en arrière d'une tranchée : il contient un pied qui achève de pourrir. Vous grattez un morceau d'étoffe qui sort d'un parapet: cette étoffe est celle d'une capote encore habitée. Certaines tranchées, certains boyaux, ont dû être ouverts à travers des blocs de cadavres : il a fallu tailler dans ces blocs comme dans les rochers d'une carrière. Qui passe par l'ouvrage avant son parachèvement marche sur des putréfactions, une odeur à vomissements le suffoque et des tibias sournois l'accrochent au passage.

Aux Eparges, la mort est tellement mêlée à tous les battements des cœurs, à toutes les respirations, à toutes les pensées qu'elle a perdu son caractère d'exception-

nel et d'étrange. Elle se fait familière avec chacun, elle plaisante, et je ne connais pas de symbole plus exact de son âme que cette vision d'un jour de pluie au cours d'un bombardement meurtrier : un crâne lisse et poli qui riait en haut d'un entonnoir, avec ses deux moustaches aux pointes conquérantes !

Tel est ce secteur des Eparges et j'en appelle à ceux de mes camarades qui ont passé par là pour attester que je n'ai déguisé en rien la vérité, hors pour voiler certaines parties de sa nudité misérable. Et pourtant, — le croirez-vous ? — malgré la boue, malgré la faim, malgré la fièvre, malgré les mines et leurs menaces, j'ai entendu, — oh ! pas souvent, mais quelquefois, et cela je vous le jure, — j'ai entendu sur les Eparges, chanter et rire !

O soldats de la grande guerre ! (1)

---

(1) *Après les Eparges, nous connûmes ..... puis ..... puis .....*
Mais là, nous cotoyons l'actualité de trop près et je m'arrête.

J'ai terminé :

Tout à l'heure j'ai relu d'une traite ce livre, écrit de bric et de broc, tel chapitre sur une banquette de tir, tel autre au fond d'une cagna de première ligne, tel autre dans un cantonnement d'alerte, tous au milieu de la fièvre, de l'angoisse, parmi le ronflement des avions, l'éclatement des obus, la pétarade des balles...

J'ai terminé et je ne suis pas content de moi.

Mon œuvre m'apparaît anémique, rachitique, manchote et cul-de-jatte. Cette Marseillaise *que j'avais rêvé d'écrire à la gloire de mes compagnons d'armes, il lui manque la strophe principale, cet «Allons Enfants de la Patrie» qui explique et éclaire le reste de l'hymme, qui est à elle seule l'hymne tout entier.*

Je n'ai pas dit, je n'ai pas pu dire ce que fut le soldat de Verdun, le simple, le modeste, le boueux, le minable, le splendide poilu.

Ce soldat qui dépasse les soldats de tou-

tes les batailles comme l'Himalaya dépasse une taupinière, mais quelle folie à toi de t'essayer à le dépeindre, à toi petit journaliste de quatre sous qui sais tout juste tracer sur ton cahier d'écolier des bâtons malhabiles !

Ah ! si l'admiration suffisait pour forger un poète ! Si mes yeux pouvaient rendre ce qu'ils ont reçu ! Si mes oreilles pouvaient répéter ce qu'elles ont entendu ! Si mon cœur savait parler et si savaient parler mes larmes !...

Poilu, mon jeune frère ; poilu, mon frère aîné...

Les ancêtres qui d'en haut te contemplent se regardent l'un l'autre, honteux de leur gloire ; ceux qui ont des croix sur la poitrine les arrachent et les laissent à leurs pieds tomber. Tu marches environné d'étoiles ; quand ton nom est prononcé, le monde entier se tait ; la terre paternelle tremble d'amour à ton passage. Et tu te grattes, car tu es plein de vermine.

Au repos, tu ne connais que les plaintes. La guerre te dégoûte, tes officiers sont des jean-foutre, et tu ne crains pas, à l'occasion, de blasphémer contre la Patrie.

Celui qui fait à la divinité les actes de foi les plus répétés et les plus fervents, n'est-ce pas l'Athée ?...

Mais qu'on t'envoie en première ligne et voilà un homme nouveau qui s'élance des cendres de vieil homme. Tu restes des heures les pieds dans l'eau et la pluie sur la tête, tu veilles à ton créneau sous l'averse des torpilles, tes habits sont une gaîne de boue, tes cheveux te tombent sur le cou, tes mains et ton visage disparaissent sous les poils et sous la crasse, tu manges de la soupe froide où la graisse fait des caillots, tu bois aux trous d'obus, tu fumes du tabac mouillé dans de vieilles pipes qui empestent, — et tu écris sur tes genoux, avec un crayon de mercanti, des lettres qui font pleurer de joie les anges.

Qu'une attaque soit annoncée :

« Allons, encore nous ! toujours les mêmes, alors ? Et les autres, y se les roulent ?... Eh bien, si on compte sur moi pour me faire casser la gueule, on peut toujours courir !... »

Cela, pour montrer aux camarades que tu n'es pas un jobard, que tu as reçu ton certificat d'études primaires.

Et puis, le moment venu, tu bondis, le vent aux jambes, l'éclair aux yeux, terrible comme un dieu, beau comme une jeune fille...

Poilu, mon frère, quelques mots pour finir...

Quand tu rentreras dans ton village, la guerre terminée, n'oublie pas que la France serait morte sans toi, que la France est à toi et que c'est à toi de la modeler à ton image.

Ne compte pas trop sur la reconnaissance ni sur l'aide de ton entourage : père et mère, frères et sœurs, femme ou fiancée, et amis même. Ils auront beau s'ingénier à te comprendre, la tâche sera au-dessus de leurs forces, et, ne pouvant s'élever jusqu'à toi, ils te tireront,de toute leur affection inquiète, vers le sol où ils rampent.

Mais tes enfants te comprendront.

Les enfants sont limpides comme l'eau des fontaines ; ils peuvent réfléchir l'horizon tout entier : le feuillage des saules, l'essaim des libellules, et les comètes échevelées, et le troupeau des nébuleuses.

Il n'y a que les enfants et les morts qui savent aimer.

Ils t'aimeront, tes enfants, ils t'admireront, ils s'enthousiasmeront à tes exemples, et ils donneront le jour à cette France nouvelle que tu sens s'agiter dans ton sein.

Et puis, n'oublie pas ta haine. Garde-toi comme d'une flétrissure de l'oubli où te porte ta nature généreuse. Pense à ceux qui sont tombés près de toi, pense aux assassins qui les ont tués. Pense aux villes incendiées, aux femmes flétries, aux fillettes éventrées. Pense aux Brandebourgeois de Douaumont qui pour entrer dans le fort se déguisèrent en zouaves. Pense aux mitrailleurs de Dicourt qui pour prendre tes tranchées en enfilade mirent à leurs bras des brassards de brancardiers et transportèrent sur des brancards leurs pièces habillées de capotes. Pense à tes camarades de la Laufée qui, blessés et prisonniers, servirent de paravents à leurs bourreaux et s'abattirent sous tes balles!...

Comme il faut au riche jardin une forte haie d'épines acérées, il faudra pour la France de demain — si belle ! — une haie de haute haine.

Tu auras cassé les reins à la Bête, tu lui

auras brisé les dents, et tu seras pour longtemps à l'abri de ses morsures. Mais crains son haleine empestée, crains l'odeur de ses décompositions !

Et que cette prière, chaque jour, soit ta prière : « Notre Père qui êtes aux cieux, élargissez mon cœur afin qu'il puisse contenir plus de haine. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. 9

PREMIÈRE PARTIE

Adieu, Tranchées !

CHAPITRE I. — Poilus. 19
— II. — Adieu, tranchées ! . . . 24
— III. — Vivement, Verdun ! . . . 27
— IV. — L'hôtesse 30
— V. — L'esprit de l'arrière. . . 35
— VI. — La grogne 39
— VII. — Le commandant C... . . 42

DEUXIÈME PARTIE

La Veillée des Armes

CHAPITRE I. — Premiers tonnerres . . 51
— II. — Les réfugiés 53
— III. — La route qui marche . . 58
— IV. — L'alerte 62
— V. — Les adieux 67
— VI. — En route. 69
— VII. — Carpe diem. 72
— VIII. — Demain 75
— IX. — La grogne 78
— X. — Sommedieu. 83

TROISIÈME PARTIE

Au Canon

		Pages.
CHAPITRE	I. — Les « Embusqués » . . .	89
—	II. — La grogne	92
—	III. — La halte	96
—	IV. — En avant	100
—	V. — Marche d'approche . . .	102
—	VI. — Le fort de Douaumont . .	105
—	VII. — La corne dans la nuit . .	107

QUATRIÈME PARTIE

Douaumont

CHAPITRE	I. — L'occupation du village .	113
—	II. — Première nuit	116
—	III. — Le refrain	119
—	IV. — Le café chaud	121
—	V. — Le déluge	124
—	VI. — La colère des hommes . .	126
—	VII. — Dans la plaine nue . . .	130
—	VIII. — Premiers assauts	135
—	IX. — Anxiétés	139
—	X. — L'adjudant Durassié . . .	144
—	XI. — Tenir...	147
—	XII. — Deuxième nuit	151
—	XIII. — La nuit se traîne	155
—	XIV. — Le colonel de B.... . .	159
—	XV. — En reconnaissance . . .	165
—	XVI. — A l'ordre	170
—	XVII. — L'infiltration	175
—	XVIII. — Le combat reprend . . .	17[illegible]
—	XIX. — Derniers assauts	18[illegible]
—	XX. — Les tirailleurs.	18[illegible]
—	XXI. — Godferdom!	18[illegible]

CINQUIÈME PARTIE

Fleury

		Pages.
Chapitre	I. — La relève	193
—	II. — Le bon jus	196
—	III. — Le village abandonné . .	199
—	IV. — La bise.	202
—	V. — Le ravin de Froideterre .	206
—	VI. — En réserve	210
—	VII. — Les artilleurs	216
—	VIII. — Les casernes Marceau . .	219
—	IX. — Thiombois	223

SIXIÈME PARTIE

La Woëvre sanglante

Chapitre	I. — La Woëvre sanglante . . .	231
Conclusion	. . . . .	241

OCT 3 19

Imprimerie E. DURAND, 18, rue Séguier

LIBRAIRIE PAYOT & Cie

À partir du 1er Mars 1918
les volumes marqués
3 fr. 50 et 4 fr.
sont vendus uniformément
4 fr. 50

Librairie PAYOT & Cie, PARIS, 106, Boulevard St-Germain

Poèmes de France. Bulletin lyrique de la guerre 1914-1915, par Paul FORT. Préface d'Anatole FRANCE . . . . . 4 »

Pierrette, Roman. *Aux Jeunes Filles pour qu'elles réfléchissent,* par Antoine REDIER. . . . . 4 »

Méditations dans la Tranchée, par Antoine REDIER (Lieutenant R...). . . . . 4 »

Lettres de Prêtres aux Armées, par Victor BUCAILLE. Préface de M. Denys COCHIN, de l'Académie française, Ministre d'Etat. . . . . 4 »

Le Livre de l'Espérance, par Dora MELEGARI . . 4 »

Le Lieutenant Demlanof, par le Comte Alexis TOLSTOI. Traduction Serge PERSKY . . . . . 4 »

Scènes de la Grande Guerre, par Luigi BARZINI. Traduction française de Jacques MESNIL . . . . . 4 »

En Belgique et en France (1915), par Luigi BARZINI. Traduction française de Jacques MESNIL. . . . . 4 »

En ces jours déchirants. Poèmes, par Henry DERIEUX. Préface de Henry BATAILLE . . . . . 4 »

Albert et Elisabeth de Belgique, par Maria BIERMÉ, Préface de Emile VERHAEREN. . . . . 4 »

On changerait plutôt le cœur de place..., par Benjamin VALLOTTON . . . . . 4 »

Feuilles de Route d'un Mobilisé, par Stéphane LAUZANNE. 4 »

De la Paix à la Guerre. **Ce qu'en pense Potterat,** par Benjamin VALLOTTON . . . . . 4 »

Les Chants du Bivouac. *Refrains de Guerre (1re série),* par Th. BOTREL. Préface de M. Maurice BARRÈS . . . . 4 »

Chansons de Route. *Refrains de Guerre (2e série)* par Th. BOTREL. Préface de M. Eugène TARDIEU. . . . 4 »

L'Armée de la Guerre, par le Capitaine Z... . . . . 4 »

Nos Marins à la Guerre, par le Commandant Émile VEDEL 4 »

Face-à-Face, par le Lieutenant PÉRICARD. Préface de M. Maurice BARRÈS et illustr. de Paul THIRIAT . . . . 4 »

Carnet d'un combattant, par le lieutenant E. R. (Capitaine TUFFRAU), avec 64 dessins à la plume de CARLÈGLE. 4 »

L'Ame du Soldat, par le lieutenant Georges BONNET. 4 »

Les Poissons morts, par Pierre MAC ORLAN. Illustrations de Gus. BOFA . . . . . 4 »

Ceux qui combattent et qui meurent, par Maurice DIDE. 4 »

Imp. E. Durand, 18 Rue Séguier, Paris